

Edwin Bermudez

# *L'antisepsie*

Le journal de Walter Vaca

roman



*amnios*

BERMUDEZ, Edwin, L'antisepsie, le journal de  
Walter Vaca : roman, [Montréal], Amnios, 2022  
220 pages

© Edwin Bermudez

© Amnios ([www.amnios.ca](http://www.amnios.ca))

Illustration : Laurence Girouard

Photo : Jean-Paul Bermudez

Dépôt légal numérique : 2022

ISBN 978-2-9820977-1-1

Edwin Bermudez

# L'Antisepsie

Le journal de Walter Vaca

***annios***

*Les démons de la ville m'ouvriraient la route.*  
De Chirico

*Tu es mon moi latino.*  
Michel Malo

## Avis au lecteur

Ce livre est la traduction du journal de l'immigré mexicain Walter Vaca. Il porte entre autres sur les faits qui ont troublé le quartier Rosemont au printemps 2016.

Bien qu'il comporte des modifications par rapport au texte initial, les noms des lieux et des personnes impliquées ont été conservés.

E.B.

**ANTISEPSIE.** n. f. – Ensemble des méthodes destinées à combattre les germes pathogènes causant les infections.

*3 août 2015*

On m'a dit que je suis le premier Latino qui s'installe dans ce quartier. Il semblerait qu'il y ait une gradation du teint de peau de la population à mesure que l'on avance vers le nord de la ville. Du blême qui règne à Hochelaga, le coloris vire au brun près de Jean-Talon et se fond dans le noir une fois dépassée l'autoroute Métropolitaine. Dans cette zone-là, en effet, il ne s'entend plus une seule phrase en français, on n'aperçoit aucun natif à la peau blanche : il ne reste pas de résidus de ce qui constitue le fondement de cette civilisation.

Le fait que ce secteur n'ait pas été assiégé par mes compatriotes le rend encore plus attachant à mes yeux ; je m'assure par là de conserver le monopole de l'exotisme. Un bar de danseuses désaffecté, au coin du boulevard Rosemont et des Érables, pourrait me servir de local pour mon restaurant de tacos. J'imagine l'intérieur décoré avec

minutie par ma future épouse – dont il ne me reste qu'à faire la connaissance, cela dit.

« Je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été, Walter – me dira-t-elle –, de voir qu'enfin notre rêve se réalise, des piñatas partout, des guirlandes lumineuses pour guider les clients vers les toilettes, des babioles religieuses pour apaiser l'esprit de nos grand-mères ».

À chaque midi les clients s'attrouperont devant la porte, surexcités par l'odeur de tomates grillées et d'ail. L'argent garnira les coffres à une vitesse stable et rassurante. Je deviendrai enfin un bourgeois et ma mère hochera la tête d'un air approbateur.

À défaut d'immigrants, le quartier Rosemont est un véritable repaire de vieillards. Ils saccagent les trottoirs avec leurs déambulateurs, congestionnent les rangées du supermarché, chuchotent comme des conspirateurs au passage des gens. Or c'est loin d'être une nuisance car j'adore les vieux et le fait de vieillir est ce qu'il y a de

plus beau dans l'existence ; une terre peuplée de vieillards est en vérité le paradis auquel il nous faut aspirer en tant qu'espèce.

Je prédis que d'ici peu les valeurs esthétiques seront transmutes de telle sorte que l'ancien sera considéré le canon de l'attirant. Nous transformer le plus vite possible en une masse fripée deviendra notre ultime obsession. On ne sera pas né qu'on voudra déjà casser sa pipe.

Seulement ainsi, prêchant la suprématie de la vieillesse depuis l'âge le plus tendre, répudiant tout ce qui est ferme, flétrissant tout ce qui est frais, réussissons-nous à nous émanciper de la jeunesse qui empoisonne la vie et la rend indigne.

*7 août*

À l'agence de recrutement, après une série de tests pour mesurer mes aptitudes sociométriques, une technicienne m'a interrogé sur ma formation et je lui ai parlé de mes trois trimestres tardifs en génie sanitaire à l'Université nationale autonome du Mexique. « Ça tombe très bien car nous avons quelque chose dans ce domaine », m'a-t-elle dit. Le lendemain je commençai en tant que préposé à l'entretien ménager à la Tour Centre-Ville, au coin de Bleury et du boulevard René-Lévesque.

Le directeur de la Tour Centre-Ville, Monsieur Hippolyte, porte une barbichette en cadenas comme c'était l'usage il y a vingt ans. Il a les mains fines, d'un rose resplendissant. J'ai senti dans le premier regard qu'il a posé sur moi un délicat scintillement de moquerie et de pitié.

Avant même que j'aie déposé mon sac à dos dans la penderie, il m'a informé que je

suis le troisième employé du ménage que leur envoie l'agence cette année

— Que leur arrive-t-il ?

— Il semble y avoir *quelque chose* dans cet hôtel qui les fait fuir, a répondu le directeur en esquissant un sourire. À l'exception de Youssouf, c'est vrai, qui travaille ici depuis plus d'années que je ne peux m'en souvenir. Dans son cas, il y a sûrement *quelque chose* qui le retient.

— Je vais rester longtemps, monsieur, lui dis-je. J'ai toujours été un travailleur ponctuel et fiable ; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

— Alors tu peux être le roi du monde, a répondu M. Hippolyte.

Les filles de la réception m'ont paru jolies avec leurs cravates, en plus d'être distinguées, bien qu'un peu froides et hautaines. Il semblerait que je ne sois pas le premier Latino à faire le ménage à l'hôtel.

Une d'elles a insinué que les maisons dans nos pays doivent être immaculées, car le souci de la propreté est quelque chose que nous avons dans les gènes. Je lui ai répondu qu'en effet, *dans nos pays* tout est tellement propre parce qu'il y a des gens qui mangent par terre, comme les chiens.

*10 août*

Voilà une semaine que je vis dans cet édifice de studios meublés. L'enthousiasme quelque peu feint de la nouveauté a laissé le champ libre à un malaise d'origine intestinale, que j'attribue à la saleté du locataire qui m'a précédé. Il me faudra éradiquer ces preuves d'une vie étrangère avec ses propres vices et manies.

En quoi consistait, par exemple, cette boulette poisseuse en dessous du meuble où s'étaient collés de la poussière et des poils ? Je l'ai balayée d'un geste élégant, comme pour donner une certaine dignité à cette tâche détestable. La toilette et le frigo ont été lavés dans l'obscurité pour m'éviter des haut-le-cœur, raison pour laquelle j'ai dû les récurer à nouveau le lendemain.

J'ai hâte que mon odeur imprègne les objets du studio pour que celui-ci m'appartienne enfin. Le sofa couleur moutarde a sans doute été acheté par le

propriétaire de l'édifice il y a une dizaine d'années. J'ai passé une lingette mouillée sur la surface de faux cuir avec un certain dégoût, m'imaginant combien de pauvres diables à poil se sont assis dessus lors des journées de canicule.

Quand je m'installe à la table de bois synthétique, en mangeant un sandwich acheté au supermarché, je regarde par la fenêtre qui donne sur la cour de ciment et je me dis qu'après tout, je peux m'estimer chanceux. J'aurais pu en effet débarquer dans un quartier sinistre, ce qui n'est clairement pas le cas de celui-ci ; il est seulement un peu déprimant, surtout en raison de ces édifices immondes qui longent le boulevard Rosemont.

Or, dans un futur proche, me dis-je, j'aurai pris possession complète de cet endroit. La désinfection aura été terminée, je serai sûr qu'il n'y a pas de bestioles qui montent sur le lit pendant la nuit pour me suçoter le sang, les horribles rideaux de fleurs rouges auront été remplacés par des persiennes neuves, de

couleur fraîche, tout sentira mon odeur et je pense que je me trouverai mieux. Peut-être qu'alors je commencerai à me sentir heureux dans cette contrée.

*11 août*

Le fait que mon appartement soit situé au fond d'un couloir m'accorde le luxe de n'avoir que deux voisins : au-dessus et à côté. La voisine du haut est une dame de 90 ans souffrant d'hyperactivité. Qui sait ce qu'elle fait toute la journée pour parcourir avec autant d'entrain la minuscule surface de son appartement, causant au passage d'infâmes craquements du plancher de bois.

Cet édifice est si mal isolé que j'entends le jet de pisse vigoureux qu'expulse sa vessie dans les toilettes situées exactement au-dessus des miennes, de telle sorte que parfois, le matin, nous sommes assis simultanément sur la cuvette, accomplissant la même besogne en des générations distinctes. Je peux la sentir penser que je suis là, au-dessous d'elle, tentant de me faire le plus discret possible. Il me semble que ça l'amuse, parce que j'ai déjà entendu son rire résonner – un carillon sinistre – quand elle

m'entend m'asseoir, lourd et maladroit, pour m'acquitter de mes besoins.

L'appartement contigu est de toute évidence inoccupé, ce qui est une bénédiction pour moi qui ai besoin de silence. Serait-il en rénovation ? J'aurais entendu le bruit des travaux. L'a-t-on condamné pour cause de vermine ? En principe, le concierge me l'aurait dit. Personne ne s'est manifesté pour le louer ? Voilà qui serait encore plus étonnant. Je suis sûr que quiconque parmi ceux qui habitent cet immeuble – qui ont tous visiblement plus de soixante ans – connaît un candidat qu'il pourrait référencer, un veuf ou un divorcé qui veut commencer une nouvelle étape de sa vie dans une ambiance tranquille et solitaire, propice à la méditation et à la santé mentale. Ou une supra vieillarde comme la dame d'en haut, avec la même force vitale et le même goût pour le dynamisme sous toutes ses formes.

Sans doute, si je ne réussis pas mon objectif de prospérer dans le domaine professionnel, me verrai-je forcé par le destin

à rester dans ce studio jusqu'à ce que j'atteigne moi-même l'âge de mes voisins. Un des avantages – outre le fait d'économiser les frais du déménagement – serait qu'en vertu de la loi, comme me l'a expliqué mon collègue Youssef, le loyer ne saurait être augmenté outre mesure. C'est-à-dire que dans quarante ans je paierais plus ou moins ce que je paie maintenant – facteur non négligeable.

*12 août*

Je suis allé découvrir les environs en revenant du travail. Il y a une abondance de constructions de deux niveaux – appelées duplex –, plusieurs édifices de quatre étages semblables à celui-ci, quelques parcs avec des balançoires délabrées, et des arbres en face de chaque résidence qui les rafraîchissent.

J'aime aussi la merveilleuse invention des ruelles, ramification parallèle de rues arrière, par où, jadis, transitaient les camions d'ordures et les pompiers. Maintenant tout ce qu'on y voit ce sont des chats corpulents qui prennent des bains de soleil.

En général, on profite ici du même calme qui règne dans ce que j'ai connu du reste de la ville. Les rares jeunes du quartier sont pour la plupart des employés des commerces environnants, comme le supermarché et la pharmacie : des vieillards avant l'heure, le visage cireux et fané, les dents pourries, l'air

hagard. Ils marchent en traînant les pieds, balançant les bras et toussant comme des dérangés en raison des milliers de cigarettes qu'ils fument. Des gens très aimables, malgré tout.

Ce matin, quand je suis allé prendre l'autobus, j'ai de nouveau vu plusieurs rideaux bouger sur mon passage, et derrière eux, des ombres immobiles qui m'observaient. J'ai senti qu'elles suivaient chacun de mes pas, de sorte que j'ai commencé à marcher plus vite, ce qui n'aura pas manqué de les amuser. Pour s'adonner à ce genre de pratique à une heure si matinale, ils jouissent sans doute de peu de distractions. Ou peut-être sont-ils juste curieux de qui je suis. Or pourquoi m'espionner tous les matins à la même heure, comme s'ils attendaient mon passage ?

*24 août*

Ma vie ici reste des plus modestes, je dois l'admettre. J'ai pris goût à cette simplicité monotone. C'est ma version du rêve québécois. Patates frites, fromage en caoutchouc et un jet brun de concupiscence solitaire. Voici mon divan jaune, voici ma saleté. Maman me disait que je sens l'aigreur, sûrement à cause de tous les oignons qu'on mange chez nous. Ça te change le code génétique, ton sang devient un bouillon. Je cuisine pour un homme seul, pour mes boyaux. Le substrat qui me constitue est composé de fèves rouges et de viande de porc, voilà sans doute pourquoi je partage un air de famille avec ces animaux.

Je ne dirais pas à ma mère que je lave des toilettes dans un hôtel du centre-ville de Montréal. J'imagine déjà le coup pour elle : « Tu aurais pu être ingénieur, Walter, avoir des enfants avec Magda, une voiture de l'année, voyager. Et maintenant, qu'est-ce

que tu fais ? Tu nettoies des cuvettes et tu habites seul dans un trou de rats ».

En fuyant le Mexique et mon ex-femme je renonçais à la normativité, sans prévoir qu'arrivé ici je devrais m'y plier à une autre échelle. J'échappais certes au destin prescrit par ma classe – rayant au passage les visites à l'église et l'obligation de perpétuer la race – et je devenais séance tenante un ouvrier, à jamais interdit d'entrée au jet-set de basse-cour des colloques d'ingénierie.

Or il n'est pas écrit que je doive périr en tant que préposé à l'entretien ; au minimum, étudier afin de mériter un diplôme valide, atteindre le sacro-saint statut d'entrepreneur, faire immigrer ma famille et embaucher quelques employés à mon tour, accroissant davantage l'économie, idéalement à perpétuité.

*6 septembre*

Au travail je côtoie presque exclusivement des femmes : réceptionnistes et femmes de chambre. Ça ne tourne pourtant pas en ma faveur car elles me considèrent, au mieux, comme un ingénu.

Quand je passe devant le grand miroir mural au dernier étage de l'hôtel, avec ma poubelle ambulante et mon seau d'eau savonneuse, je me regarde pendant quelques instants en attendant l'ascenseur.

C'est indiscutable que je ne représente pas un bon parti pour personne, loin de là, sinon les femmes de chambre me traiteraient avec moins de courtoisie et plus d'impertinences, me dis-je, je percevrais une recherche d'information directe à mon égard. Est-ce en raison de ma grosseur, de ma peau brune, de mon nez aplati ? Pas une seule d'entre elles n'est venue s'enquérir de ce que je faisais dans mon pays avant d'arriver ici ; en fait,

elles ne savent même pas de quel pays je viens.

Malgré ça, quand nous sommes assis à l'heure du lunch dans l'étroite salle d'employés, et que je dois me lever pour aller me brosser les dents et me jeter de l'eau sur la figure, souvent la conversation des filles s'arrête et je me sens examiné à distance. *Quelque chose* doit avoir été dit à propos de moi quand je ferme la porte.

À vrai dire, j'avais supposé que mon accent d'immigré serait un élément en ma faveur, une étrangeté qui me démarquerait du lot des chacals affamés. Maintenant je me rends compte qu'il n'est pas original du tout. « Peut-être il y a quinze ou vingt ans, m'a dit Youssouf. À présent, on les a envahis ».

13 septembre

Voilà plus d'un mois que j'habite ici et il n'y a aucun doute que ma figure commence à être connue dans le quartier. Cela dépend du temps qu'il fait, bien entendu. Si la journée est ensoleillée, les vieillards que je croise dans la rue font une moue mielleuse qui ressemble à un sourire et leurs yeux habituellement éteints deviennent espiègles. Si le ciel est gris et le temps est froid, pas même moi ne pense à saluer qui que ce soit.

Un vieux en fauteuil roulant parle d'une voix robotique à travers un trou dans sa gorge ; l'effet est glaçant : « *Tasse-toi, gros tas* », qu'il m'a dit aujourd'hui en me frôlant avec sa chaise motorisée, sans baisser les yeux. Je me suis retourné, prêt à l'enguirlander, et seule m'a retenu la pudeur de parler dans un mauvais ton à un vieil handicapé. Socialement il est établi que nous leur devons une déférence teintée de pitié. Alors j'ai poursuivi mon chemin, faisant fi de la tentative d'agression.

Au coin de l'avenue des Érables et de la rue des Carrières étaient postés cinq vieillards qui parlaient en me regardant. Leur ton de voix baissait à mesure que je m'approchais, jusqu'à ce que je ne perçoive plus que des chuchotements.

La vapeur de poison qu'exhalait ce conciliabule m'a indisposé à l'outrance, et puisqu'ils m'analysaient sans relâche à travers leurs pupilles translucides, j'ai senti que ça serait une sorte d'affront, ou peut-être une forme de lâcheté, que de passer tout droit sans leur faire la conversation. C'était même un devoir civique. En m'intégrant à eux, me dis-je, imitant leurs tics et leurs tressaillements, je pourrais peut-être me faire passer pour un des leurs.

Ils n'ont pas bronché quand je me suis arrêté auprès d'eux. Les têtes affreuses ont pivoté, faisant craquer les nuques d'argile ; des yeux rouges ont relui sous les paupières enfarinées. Je leur ai dit bonjour ; tant l'expression, comme l'accent dans lequel elle

a été dite les a hérissés. L'un d'eux m'a corrigé par un « bon matin » presque inaudible. J'ai fait un pas vers l'avant et le groupe s'est comprimé, a gagné en cohésion. J'ai alors ressenti l'étrange fierté d'avoir renforcé l'identité nationale dans un groupe de contribuables du troisième âge.

J'ai voulu casser la glace en leur informant que je cherchais un magasin où acheter un manteau pour l'hiver.

— C'est ton premier hiver ici ?

— Oui, monsieur.

— Ça sera ton dernier.

— Comment ça ?

— Tu verras.

— Je n'ai pas peur de l'hiver, lui dis-je.

J'ai soulevé ma casquette en signe d'adieu et j'ai poursuivi mon chemin, soudainement

pris à la gorge par une tenaille d'angoisse.  
Un autre homme du groupe a toussoté et j'ai  
frémi en l'entendant dire :

— L'aveugle va avoir du plaisir avec  
celui-là.

18 septembre

Les habitants du quartier qui ont l'âge de travailler sont des vacanciers à longueur d'année. Quelles sont les démarches à suivre pour bénéficier de l'aide sociale ? Et si on prend sa retraite, reçoit-on les deux chèques de la pension – fédéral et provincial – *plus* le chèque du bien-être social, ou *seulement* ceux de la pension ? C'est important que je tire ça au clair.

J'envie leur paresse subventionnée par le gouvernement. Ils se promènent les mains dans les poches, toujours de bonne humeur, en chemise de manche courte, l'air serein et reposé. Ils ne sont pas sous-alimentés, au contraire : ils ont une peau florissante, les joues saumonées. Ils se réunissent sur le perron d'une maison pour boire de la bière et jouer aux cartes à deux heures de l'après-midi. Bien que la plupart aient les cheveux blancs, ils ne sont pas si vieux et se déplacent avec vigueur, ramassant de la ferraille dans la ruelle, des éviers, des

congélateurs hors service. On peut les entendre donner leur opinion sur la saison de hockey qui est sur le point de commencer ou sur la corruption de la classe dirigeante. Ils louent leurs appartements depuis si longtemps qu'ils se croient les propriétaires de ces édifices.

Au moins tout est toujours très propre dans l'immeuble, je dois l'admettre. Ici, un commis au nettoyage comme moi se sent aux anges, il n'a pas à bouger un petit doigt. Le plancher du couloir est rincé, la pelouse tonduée et il n'y a aucun doute qu'une fois l'hiver arrivé, ils balayent la neige du trottoir et grattent la glace pour que personne ne se casse la figure.

Ces hommes auraient-ils l'énergie nécessaire pour contribuer à l'énorme engrenage de la société ? Laver des toilettes – ou dormir tous les jours jusqu'à onze heures, se préparer un café, prendre un bain, sortir frais et pimpant pour bavarder avec les voisins. Ensuite faire une sieste en milieu d'après-midi, fumer une cigarette sur le

perron en pensant au pâté chinois qu'on se préparera pour souper.

En prime, service médical et dentaire gratuit avec les professionnels les plus renommés. Ai-je droit à cette panoplie de bénéfices en tant qu'immigrant ? Pourquoi les éternels vacanciers sont-ils des blancs natifs sans aucune invalidité apparente ? Serait-ce possible que les ghettos du nord de la ville soient eux aussi peuplés d'assistés sociaux ?

*1er octobre*

Les premiers jours, Youssouf m'a donné l'impression d'être un type sérieux, avec ses cheveux courts, ses lunettes rectangulaires et sa diction mesurée. Il jouit d'un mariage heureux, m'a-t-il assuré, ce qui fait de lui un homme respectable. Il est arrivé du Maroc il y a vingt ans, muni d'un diplôme technique en photographie qui ne lui a servi à rien d'autre que pour la frime. « Je suis un artiste », me dit-il pour atténuer la disparité entre sa formation et son gagne-pain.

Avant d'atterrir à l'hôtel, il a fait carrière dans un stationnement, assis toute la journée sur un tabouret dans une cabine d'un mètre par deux. « Le meilleur emploi pour un rêveur de ma trempe, dit Youssouf. Tu as le temps de lire, le temps de dessiner, le temps de devenir fou. J'y ai travaillé huit ans : j'étais trop ambitieux pour y rester plus longtemps. »

Il m'a donné la formation en entretien ménager avec un professionnalisme à tout rompre : ses gestes s'emboîtaient sans qu'aucune faille ne transparaisse dans la mécanique. On aurait dit que vider des poubelles et nettoyer des cuvettes éclaboussées est la raison pour laquelle il a été mis au monde.

Au début, c'était normal de se sentir un peu mal à l'aise, me dit-il. Or, je devais nourrir l'intime conviction que je n'étais aucunement inférieur aux Chinois qui viennent poser leur cul ici. Les horreurs que je verrais ne devaient pas me décourager ni affecter la qualité de mon travail. Si je regardais les choses avec une certaine ironie, tout se passerait bien.

En arrivant à la maison ce jour-là j'ai pensé que j'avais un collègue de travail consciencieux qui me servirait d'exemple – et tu parles si je l'ai trouvé admirable. Maintenant que nous avons un peu plus de confiance et qu'il a vu que je suis un frère d'immigration loyal, il m'a expliqué qu'on

doit pouvoir tirer profit de chaque situation, surtout s'il y a une volonté d'asservissement, comme dans ce cas-ci.

Alors qu'il prononçait ce mot d'un air satisfait, Youssouf était en train d'ouvrir la porte du dépôt de draps et de cafetières.

— C'est ici et maintenant que tu commences à devenir riche, me dit-il.

Youssouf a traversé le local empli de matériel et il a ouvert la porte qui communique avec le stationnement souterrain. Une voiture qui faisait marche arrière s'est arrêtée à côté de nous. L'épouse voilée de Youssouf était au volant ; elle m'a souri et m'a fait un clin d'œil.

— Apporte-moi deux cafetières, s'il te plaît, m'a dit Youssouf.

— Pour quelle chambre ?

— Celle des nouveaux mariés, dit-il en riant.

— Bien sûr, dis-je. Et qu'est-ce que je gagne avec ça ?

— Je t'expliquerai tantôt.

Comme je ne bougeais pas, il a cligné un œil à son tour. Je suis allé au dépôt et je suis revenu avec les deux cafetières. Youssef s'est décollé de la bouche de sa femme et m'a dit, en venant vers moi :

— Une des cafetières est pour toi. Ça saute aux yeux que tu tires le diable par la queue. Sers-toi, mon frère. — Il s'est frappé la poitrine avec le poing. — Ensemble, on va renverser le système.

Je lui ai demandé s'il n'avait pas peur de se faire prendre.

Par qui ? M. François, le propriétaire de l'hôtel, ne débarquait jamais de son piédestal. Il était trop occupé à consommer de la coke dans son bureau — Youssef avait trouvé des sachets vides dans une poubelle. M.

Hippolyte ne s'aventurerait pas plus par ici, je devais bien me douter pourquoi ? Parce que le sous-sol de l'hôtel, ça représente les bas-fonds pour ces poseurs. Et ceux de la réception, les airs qu'ils se donnent, avec leurs cheveux bourrés de gel, et le nœud de la cravate parfaitement serré ! Même les filles portent ces cravates ridicules. Et dire qu'ils ne gagnent pas plus que nous. Sauf qu'eux ne se sont jamais salis les mains avec de la merde – en tout cas, c'est ce qu'ils prétendent. Non, Walter, me dit Youssouf, personne ne descendrait jusqu'ici pour compter les serviettes et les radios. Je ne devais surtout pas me gêner d'en profiter, parce qu'*eux* – je pouvais en être sûr – ne nourrissaient aucun scrupule à notre égard.

*6 octobre*

Bientôt je me suis rendu compte que Youssouf avait raison. Les employés de la réception nous considèrent comme leurs sous-fifres ; c'est un plaisir pour eux que de nous regarder avec un résidu de pitié en nous demandant de nettoyer un dégât sur le tapis.

Quand un petit désastre survient, c'est M. Hippolyte, le leader, pour ainsi dire, de ce groupe de cinq personnes, qui se dépêche de faire l'appel.

« Walter, repasse par les toilettes du lobby, veux-tu ? Il semblerait qu'une dame se soit soulagée avant d'arriver à destination ».

Dans ces moments, il ne peut pas éviter une grimace moqueuse. Je le vois se faire violence : sa joue se contracte, tentant de renverser la fixation progressive du masque de raillerie quand il me voit m'approcher dans mon uniforme vert. J'ai pris l'habitude

de baisser les yeux lorsque je le croise pour éviter cette expression faciale.

Ici, le plus intègre des deux c'est moi, me dis-je, malgré son indéniable supériorité vestimentaire. Comme les réceptionnistes, M. Hippolyte porte une cravate rouge vin et les mêmes pantalons bleu foncé. La différence c'est qu'il porte un blazer, et il ne l'enlève *jamais*, pour que personne n'oublie qui est le chef de la place. En plus, il a droit à son propre bureau. J'avoue que *ça*, par contre, c'est impressionnant.

Tout en lui, de la barbichette aux chaussures en cuir marron, exprime le raffinement douteux, exigé par le travail. À son tour, il éveille une certaine pitié en moi. Il s'en est fallu de peu – sûrement un algorithme du destin conjugué à une confluence géographique – pour qu'il soit à ma place et moi à la sienne, fier d'être à la tête de cette minuscule hiérarchie. Le fait que ma peau soit foncée le conforte sans doute dans l'idée que l'ordre des choses est tel qu'il doit être *naturellement*. Dans le fond, je crois

qu'il se rend très bien compte du ridicule de son air sophistiqué, comme s'il était un aristocrate de la campagne anglaise. Je suis sûr que sans *moi*, toute cette prépotence tomberait à l'eau. C'est par ma présence, gants de caoutchouc serrant un chiffon, que M. Hippolyte existe en tant que directeur de cet hôtel.

C'est cette même conscience de classe qui me fait goûter à mon tour à ma propre hégémonie sur lui. Cela survient les nombreuses fois où, en rentrant dans les toilettes de la réception pour les nettoyer, je vois la pointe des souliers de cuir marron de M. Hippolyte dépasser en dessous de la porte métallique. Si c'est une des filles, je disparais sur-le-champ pour lui laisser toute l'amplitude que nécessitent ses tractions intestinales. Quand c'est M. Hippolyte, quelque chose me pousse à oublier cette pudeur et à prendre tout mon temps pour passer le balai ou épousseter le miroir pendant qu'il est assis là en silence. Tout à coup c'est *lui* qui se voit propulsé vers sa

honte primaire, vulnérable devant le témoin  
debout de ses calamités les plus intimes.

19 octobre

Cet après-midi la fatalité m'avait préparé une rencontre avec l'aveugle Sims, qui m'attendait au tournant. Profitant de la tiédeur de l'air, j'étais sorti pour lire le journal au parc défeuillé près de chez moi, ce qui est la manière idéale d'occuper le dimanche. Je m'assois dans un de ces bancs et normalement personne ne vient me déranger ; je profite alors de mon extrême solitude.

J'aurais aimé faire sa connaissance *après* avoir lu le journal, car le face-à-face m'a laissé dans un état d'angoisse aiguë. Je n'avais pas fini de parcourir un titre sordide, que je voyais à nouveau le visage mal rasé et le gros nez du vieux aux verres fumés et à la casquette du Canadien s'approcher de moi en reniflant.

En le voyant marcher, il m'a semblé, au premier coup d'œil, qu'il avançait avec difficulté ; or cela a été une illusion de

quelques secondes, puisque je me suis aperçu rapidement de sa surprenante agilité. Il était capable de passer par-dessus les racines des arbres et les crevasses du trottoir, tâtant toujours le terrain avec sa canne, comme si celle-ci fut à son tour en train de flairer le relief du chemin.

Quand il est arrivé à ma hauteur, il s'est arrêté et sans autres préambules, il a dégainé : « Donc c'est ici ta cachette ! »

Je lui ai répondu que j'aimais beaucoup ce parc.

— Parce que tu crois qu'on ne te voit pas, dit-il. Pourtant ils ont bien raison ceux qui m'ont parlé de toi – je peux le sentir quand je suis près –, t'es un bonhomme monumental.

— Qui vous a dit ça ?

— Les gars du club d'âge d'or du bowling.

J'ai essayé de le désarmer à l'aide d'une constatation neutre : ça devait être un grand club, parce qu'il y a beaucoup de vieux par ici.

— Tu t'en es rendu compte, dit Sims. Et qu'est-ce que ça te fait ? Toute ma vie j'ai voulu être immortel, jusqu'à ce que rendu à cet âge, j'aie enfin réussi.

— Vous n'allez jamais mourir ?

— C'est supposé.

— Bien sûr, lui dis-je.

Je me suis levé du banc. Comme il ne m'avait pas salué, j'avais décidé de ne pas lui dire au revoir. Ça ne lui a pas plu du tout. Alors que je passais tout droit devant lui, il a posé sa main froide ulcéreuse sur mon avant-bras. Ses longs doigts pointus couvraient toute la circonférence de ma peau, bien qu'un peu grasse, encore fort lisse et jeune.

— Ne fais pas le malin, me dit-il.

Offensé, j'ai secoué le bras pour qu'il me lâche. Son handicap n'aurait pas dû m'empêcher de le remettre à sa place et lui faire comprendre qu'on ne peut pas toucher comme ça le premier venu. Au contraire, je suis resté coi. Il n'y avait pas lieu de poursuivre la conversation : je me suis éloigné en silence.

— Tu sais comment je t'ai reconnu, le gros ?

J'ai fait non de la tête, mortifié.

— C'est ton odeur, dit Sims. Tu pue tellement de la gueule que je peux te repérer à un kilomètre.

Un sourire s'est dessiné sous son début de barbe éparse : il m'avait démoli. Mon silence effaré le galvanisait ; il n'avait jamais rencontré de victime aussi facile.

Il m'a dit se nommer Sims et m'a souhaité de fort belles aventures dans le quartier.

*24 octobre*

Aujourd'hui j'avais soif de contact humain, je voulais me mélanger aux natifs, parler leur langue, goûter le même café qu'eux. C'est la première fois que je ressens cet élan d'extraversion depuis que je suis arrivé ici. J'imagine que c'est pour compenser l'amertume que m'a laissée la rencontre avec Sims, la semaine passée, et dont le souvenir lancinant me pourchasse.

Sur le boulevard j'ai vu un vieillard qui en conduisait un autre sur un fauteuil roulant ; la scène m'a attendri. C'était sûrement le signe précurseur d'une bonne journée. Les commerçants ouvraient leurs boutiques en prenant une grande bouffée d'air et souriant pleins d'espoir.

Le propriétaire de la pizzeria Miteras, un Grec robuste, m'a salué pendant qu'il balayait des pelures d'oignon vers la rue. Quatre vieillards bavardaient devant une tasse de café à l'une des tables du Grec ;

c'est sans doute à cet endroit que se réunit le club d'âge d'or du bowling, j'ai reconnu plusieurs de ceux à qui j'ai parlé le mois dernier sur des Carrières. La conversation semblait agréable, sans aucun doute anecdotique. Ils m'ont vu passer devant la vitrine et m'ont regardé du coin de l'œil jusqu'à ce que je sois hors de leur champ de vision.

J'ai continué à remonter le boulevard dans le jour ensoleillé, bien que frais. Rasséréné par cette soudaine embellie, j'ai eu l'étrange pressentiment qu'un événement en apparence fortuit surviendrait pour compenser le malaise que je ressens depuis que je suis arrivé dans ce pays. Le vent du destin allait tourner et je pourrais enfin commencer à faire ma place ici, me disais-je. Je vais me bâtir une vie dont je serai satisfait, et cela s'accomplira nécessairement en rencontrant celle qui deviendra ma deuxième épouse, la définitive.

En arrivant à la hauteur du Dollarama, j'ai vu en effet une nouvelle employée qui fumait

une cigarette d'un air distrait près de l'entrée. Elle est blonde, pas très grande, légèrement trapue, la peau laiteuse et un tendre nez de colombe sur lequel elle porte de jolies lunettes circulaires roses. Elle a 26 ou 34 ans ; je ne lui ai trouvé aucun élément désagréable, mis à part le fait de fumer.

Quand elle m'a vu m'approcher, elle m'a regardé avec une curiosité non feinte. J'ai répondu à son regard avec une douce fermeté. Le coin de sa petite bouche a fait une courbe ascendante, et elle a cessé de me regarder seulement quand elle a écrasé le mégot sur le sol. Et ce qui m'a le plus bouleversé c'est qu'elle a parlé, ou plutôt réfléchi à voix haute en me regardant : « Ma pause est déjà finie », a-t-elle dit. J'étais si pétrifié que je n'ai pas su quoi répondre ; au moins je n'ai pas cessé de sourire pendant tout le temps qu'a duré ce bref incident. Je sais où elle travaille : je me sens envahi par une puissante joie, sœur jumelle de l'illusion.

*8 novembre*

Je n'ai pas le temps de remplir ce carnet en raison de toutes les heures supplémentaires que je fais au travail. Je constate satisfait le compte bancaire enfler ; cela m'accorde une discrète sensation de pouvoir. C'est ce qui est de bien dans ce pays : si tu n'es pas paresseux et tu veux travailler, le progrès devient palpable. Tu te retrouves soudain à essayer des vêtements dans les magasins du centre-ville, rêvant d'un nouveau cellulaire, peut-être même d'une voiture. Je vais obtenir la légitimité sociale en rafraîchissant ma garde-robe, en perdant du poids et en épousant une belle petite femme comme la blonde du Dollarama. Il s'agit ici de se professionnaliser, du moins en apparence, de montrer, quand je suis déguisé en civil et que je ne porte pas ce satané uniforme, que je peux être comme tous ces hommes d'affaires et représentants de commerce qui logent à l'hôtel. Je vais acheter mes vêtements dans les mêmes grandes chaînes auxquelles ils vont, ainsi que

toute la classe moyenne de ce pays. Si quelqu'un s'apercevait de l'imposture, il me resterait toujours un atout dans la manche, à savoir que j'ai déjà étudié pour être ingénieur.

*15 novembre*

Il y a eu des mouvements hier soir dans l'appartement voisin. Bien que les studios soient meublés, j'ai été surpris par la vitesse à laquelle s'est fait le déménagement, et ce, dans un silence quasi total. Le brouhaha dans le couloir n'a pas duré plus de trente minutes. Les employés de la compagnie de déménagement exécutaient chaque geste avec une agilité impassible. Ils ont laissé par terre les dernières boîtes et le nouveau locataire leur a dit au revoir à voix basse, en mentionnant un contrat avec un certain Marcel – sûrement le propriétaire de la compagnie de déménageurs. Les employés ont descendu l'escalier de l'édifice en courant.

Cette arrivée soudaine m'a surpris et incommodé. J'étais déjà habitué à ne m'occuper que des pas lourds de la voisine du haut. Maintenant, ce type, qui étonnamment ne m'a pas semblé avoir une voix de personne âgée, avec quels bruits

étranges et malgré tout si humains viendra-t-il ? Ça ne faisait que quelques minutes qu'il était seul que je l'ai entendu se formuler à lui-même une idée dont je n'ai pas réussi à saisir le sens global ; il a cependant prononcé le mot « infâme » trois fois, avec un entêtement monomaniacal. Ça m'a irrité. Parle-t-il seul souvent ou ça a seulement été une manifestation ponctuelle ? Après coup je me suis dit : et moi, est-ce que je parle seul des fois ? À force d'être constamment isolé, on ne se rend même plus compte de comment on agit. Je dois faire attention. Il ne faudrait surtout pas que *lui* commence à me trouver désagréable.

Il a passé une bonne partie de la soirée à ouvrir des boîtes dans un silence diligent. J'ai presque pu l'entendre se demander qui habite dans l'appartement d'à côté, car je devais moi aussi bouger, ce que je faisais avec une prudence effrayée. Après une heure de ces manœuvres, je n'ai pas supporté la tension et j'ai allumé le téléviseur : l'ambiance s'est détendue aussitôt.

À neuf heures trente, il est sorti de son appartement, sûrement pour s'acheter quelque chose à manger. Malgré ma curiosité, je n'ai pas voulu regarder dans l'œil magique pour voir quel aspect il avait, car il aurait senti ma présence derrière la porte. Me poster à la fenêtre de la cuisine aurait aussi sans doute attiré son attention. Quand je me suis couché, à onze heures, il n'était pas encore revenu.

*20 novembre*

Youssef mangeait son couscous en silence, la joue posée sur le poing, consultant son téléphone d'un air sombre. Je lui ai demandé ce qui se passait, lui qui d'habitude ne cesse de plaisanter avec les femmes de chambre et nous fait tous rire. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas continuer à faire ça toute sa vie.

— Des magouilles ?

Il a vivement posé l'index sur sa bouche, m'implorant de parler moins fort. Est-ce que je savais ce que c'était qu'un prêteur sur gages ? C'est le magasin qu'il avait visité le plus souvent ces dernières années – après l'entrepôt grossiste de couches. Il m'a assuré ne pas avoir le choix : il avait trois enfants.

Comme il a vu que je ne le plaignais pas, il a continué à parler de lui-même avec entrain.

Quand il était jeune, un peu comme tout le monde, il pensait qu'il accomplirait de grandes choses. Il deviendrait un reporter photographique qui ferait découvrir les cultures éloignées à ses compatriotes, il ferait œuvre utile tout en gagnant sa vie. Rien de tout ça n'était arrivé, bien sûr. Il s'était conformé sans s'en rendre compte. Quelque chose avait déraillé à un certain moment et le temps de changer le monde était passé. Des fois il avait envie de s'adresser au jeune homme qu'il était et lui dire de ne pas trop se presser, car ce qui l'attendait c'était de nettoyer des toilettes.

Je lui ai rappelé que pendant ma formation il m'avait dit que je devais être fier de mon travail.

— Et ce n'est pas faux, dit Youssouf. Il y a quand même une limite à se contenter de peu.

— Tu pourrais étudier ?

Jamais de la vie, me dit Youssouf. Il était trop vieux. Est-ce que j'imaginai commencer l'université à quarante-huit ans ? Bien sûr que non. Il devait y avoir d'autres manières de prospérer que de faire des études. Comment faisaient tous ces Chinois qu'on hébergeait à la Tour Centre-Ville ? Impossible qu'ils aient *tous* étudié ! Et ils étaient là, malgré tout, à gouverner le monde avec leurs valises rouges et leurs doigts jaunis par le tabac. Il ne les supportait plus. Quand ils le voyaient apparaître avec son uniforme et ses gants en vinyle, *ils n'étaient pas surpris* de voir un Arabe faire le ménage. Même qu'il était sûr que ça embellissait leur journée, tout à coup ils se sentaient très dignes dans leurs costumes bon marché.

À ce point ? dis-je. Ça ne serait pas plutôt notre uniforme qui les fait sentir bien, que ça soit un noir ou un blanc celui qui le porte ?

Youssouf a grimacé d'incrédulité.

— Non, dit-il. Ils vont toujours nous regarder avec suffisance parce qu'on est

foncés – même si, remarque, ce ne sont pas des « blancs ». Ils ont le pognon, c'est ça le problème. Et moi, parce que je suis Arabe, ils me regardent avec beaucoup de méfiance. Ils croient que je peux me faire exploser n'importe quand.

— Tu y as pensé ?

— Bien sûr, dit Youssouf. Bien sûr que non. Qu'est-ce que j'y gagnerais ? Pardonne-moi ma mauvaise humeur, Walter. Tu es un bon gars. Quand l'hiver va arriver, on va partir en balade dans la nature pour nous changer les idées.

— Ce sera de bon gré, lui dis-je reconnaissant.

*23 novembre*

Une légère anxiété me perturbe ces jours-ci. C'est un état constant dès que j'ouvre les yeux le matin et qui ne m'aide pas à dormir quand la nuit tombe, à cinq heures de l'après-midi. Peut-être est-ce seulement ça, voir les jours qui raccourcissent et l'humeur des habitants de la ville se dégrader à mesure que vient à manquer l'ensoleillement. Peut-être est-ce l'arrivée du voisin, la semaine dernière. Il est souvent agité et ça m'agace. Il déplace des meubles, tape des clous dans les murs à dix heures du soir. Je n'ai pas voulu aller cogner chez lui, parce qu'en essence il ne fait rien de mal, il s'installe, prend ses aises, s'approprie l'espace ; tout ça est légal.

Quand c'est lui qui passe dans le couloir, il s'arrête devant ma porte pendant quelques secondes, en respirant comme un bœuf, et je peux sentir qu'il regarde vers mon appartement, se demandant si je suis là. Je ne devine pas quelle autre motivation il peut

avoir hormis de jouer avec moi, mettre mon sang-froid à l'épreuve et m'envoyer un message, quelque chose comme une démarcation psychique du territoire. Sûrement que *lui* m'a vu dans son judas optique et que ça l'amuse de générer ces tourments.

*25 novembre*

Retour du travail en métro, avec une certaine amertume. J'essaie de trouver de la noblesse dans les gestes que j'accomplis tous les jours ; ce n'est pas facile. D'étudiant en génie sanitaire, récemment séparé et bénéficiant d'amitiés relativement saines, je passe à la réalité brutale du travailleur manuel discipliné. J'essaie de noyer la flamme de la nostalgie dès qu'elle apparaît ; je sais que c'est un procédé trompeur : la divagation magnifie le passé, d'autant plus que la vie a cessé de se déployer dans la chaleur tropicale pour venir s'écraser dans le pays du froid.

C'est toujours la faute du froid si l'immigrant est dans un état de détresse existentielle. L'humeur sombre qui règne dans le métro à cinq heures de l'après-midi m'a impressionné. Personne ne se parle, celui qui regarde autre chose que son téléphone commet une transgression. Comment s'est

installé cet ordre tacite, est-ce l'hiver qui a favorisé cette effroyable bizarrerie ?

Le trajet en métro stimule la rêverie sur des éléments concrets du passé récent. Je pense aux énormes sacs d'ordures compactées que je dois préparer avant de les laisser sur le bord du trottoir ; aux miroirs des toilettes où il fait bon de se peigner le toupet. Chaque personne qui y rentre s'y sentira à l'aise, tout est tellement propre, regarde-moi ces toilettes, se dira la dame assise sur la cuvette, l'hôtel continue de gagner des points, si je passe à nouveau par Montréal je reviendrai sûrement ici, j'en parlerai à mes amis, à mes enfants, à mon patron, à mon amant, à tout le monde. Cette pensée me conforte, m'enorgueillit humblement à la fois qu'elle éveille la détestable quoique très plaisante pitié de moi-même.

En arrivant chez moi, pour compenser, je me suis préparé un festin gigantesque et je me suis couché la panse trop pleine, douloureuse.

*1er décembre*

Enfin, j'ai pu voir le voisin. Ça a été une surprise d'épouvante. Je revenais du supermarché, content de m'être gâté. Je méritais toute cette nourriture, me disais-je. Je continuais sur ma lancée : les *tacos* sont devenus des *pogos*, les *tamales* se sont réincarnés en *hot chicken*. J'essayais d'ouvrir la porte de mon appartement, la salive épaisse à la seule pensée de la délectation que j'éprouverais dans une trentaine de minutes, quand mon repas serait prêt et que je pourrais m'asseoir devant les nouvelles de six heures à la télévision. Tout à coup un poids vigoureux a enfoncé le plancher de bois franc chez le voisin et la porte s'est ouverte lentement, avec parcimonie, comme s'il essayait de prolonger l'effet de surprise, puisque ma face effrayée devait être en train de lui apparaître peu à peu.

Sa figure était à contre-jour. Il m'a dit : « Salut ! » et j'ai froncé les sourcils par pur instinct. Maintenant je me rends compte que

je pressentais même avant de l'avoir vu que quelque chose ne tournait pas rond, qu'un élément néfaste avait été introduit dans l'ordre du monde.

Je l'ai constaté en voyant son visage ; un air abrupt de famille m'a étouffé. Il est de la même imposante grandeur que moi, six pieds et deux pouces ; sa peau est brunâtre ; son nez, grotesquement bouffi, encore plus écrasé que le mien ; ses yeux ont la même expression d'animal apeuré. Les cheveux drus et noirs, le dos monté sur la nuque, les joues rubicondes, tout portait à croire à mon cerveau fébrile que je me trouvais devant un miroir. La providence avait fomenté un autre de ses sarcasmes absurdes, décidant qu'entre tous les appartements disponibles dans la ville, il fallait que s'installe à côté du mien un type qui, en termes physiques généraux, aurait pu se faire passer pour moi, ou moi pour lui.

Il a ouvert la porte totalement. La lumière qui sortait de son appartement m'a permis de remarquer que j'avais été la proie d'un

mirage et du double il n'avait que le gabarit et l'idée globale : le teint brun, par exemple, était le résultat d'un pitoyable bronzage en cabine, et les yeux qui me fixaient contenaient une ironie dont les miens sont la plupart du temps dépourvus. Les factions d'ensemble étaient celles d'un homme caucasien de quarante ans avec les cheveux teints en noir et une étrange expression entre absente et moqueuse qui a immédiatement allumé ma méfiance. Les déplacements de meubles et les martèlements frénétiques sur les murs se sont rajoutés à la première impression douteuse qu'il avait causée.

Avec tout ça, il n'avait pas encore prononcé une phrase complète et quand il l'a fait, sa voix a été un autre facteur désagréable : ténue, tatillonne. C'était une complète incongruité par rapport au volume considérable du corps qui l'émettait.

— Salut, je suis Michel Malo, ton voisin, m'a-t-il tutoyé brutalement, comme si la ressemblance entre nous lui avait accordé le

bénéfice de la familiarité. Je suis arrivé ça fait deux semaines.

— Je sais, dis-je. Tout est à *votre* goût ?

— Allons, dit-il en souriant. Quel âge que t'as ? On peut se tutoyer, non ?

— J'ai 42 ans.

— Comme moi, dit-il en clignant de l'œil.

Cette camaraderie me paraissait détestable, d'autant plus que je n'arrivais pas à digérer complètement notre aberrant cousinage. Lui, au contraire, semblait plutôt détendu, avec le front léger de celui qui commence une nouvelle étape de sa vie. Mon civisme excessif habituel, qui est une autre forme de lâcheté, m'a empêché de couper court à notre échange, ce qui de toute façon aurait été presque impossible, vu la contiguïté de nos domiciles. La quasi-parenté, du reste, avait établi *de facto* une raison implicite de nous revoir.

— D'accord, dis-je. Tu te sens bien dans cet édifice ?

— Les gens qui vivent ici sont très tranquilles, dit-il. D'une discrétion exemplaire. On dirait un hospice de vieillards.

— J'ai commencé à voir ça comme un avantage, dis-je. C'est l'idéal pour quelqu'un qui veut mener une vie sans trop de soubresauts.

Il a souri.

— T'as raison, dit-il. C'est comme ça que je vais commencer à voir la situation. Ce n'est pas ici que je vais me faire une copine, il n'y a pas de problème. En fin de compte c'est ça que je veux aussi, être tranquille. Si ça te dit, un de ces jours je passerai chez toi un moment pour qu'on parle sans que t'aies le sac d'épicerie dans les mains.

Je lui ai dit au revoir et j'ai pensé qu'il n'avait pas l'air d'un mauvais gars, tout

compte fait, et que je devais lui donner une chance avant de le juger ; l'anxiété a baissé d'un cran.

*6 décembre*

Mon isolement se dissipe peu à peu. Je parle plus avec les gens, je me suis dégourdi, sans que le froid gerçant ne m'indispose. Je suis devenu une espèce d'ami de la caissière du Dollarama. J'étais allé acheter des cotons-tiges et un paquet de quatre rouleaux de papier hygiénique. Il était trop tard quand je me suis aperçu que la blonde que j'avais vue fumer une cigarette l'autre jour était celle qui servait les clients à la caisse. Je n'ai pas eu le choix de passer à son poste ; j'avais oublié, à vrai dire, qu'elle travaille là. Ce qui l'a amusée ne furent pas tant les articles que j'achetais comme la honte que me produisait devoir le faire ; devant elle, en plus.

J'ai senti que mon visage brûlait, ça l'a fait sourire encore plus.

— Vous avez trouvé tout ce que vous cherchiez ?

J'ai hoché la tête. Elle a jeté un regard derrière moi, s'assurant qu'il n'y avait pas d'autres clients qui attendaient.

— T'as déménagé dans le quartier ça fait longtemps ? dit-elle.

— Ça fait quatre mois, dis-je.

— Et au pays ?

— Deux mois de plus.

— Ton français est bon, dit-elle. T'as un bel accent.

J'ai failli m'évanouir. C'était un flirt en bonne et due forme. Je ne me rappelais pas ce que c'était que d'être un objet d'intérêt, ne fût-ce que par politesse.

— L'Alliance française de Mexico, lui dis-je. J'ai eu madame Pinel comme institutrice, la meilleure dans son domaine.

— Et t'as un travail ?

— Bien sûr que j'ai un travail, lui dis-je, quelque peu vexé. Temps plein et tout.

— En entretien ménager ?

— En effet, comment t'as su ?

— Peu importe, dit-elle en plaçant les articles dans un sac. Si t'as besoin d'aide, je m'appelle Alison.

— Et moi, Walter, dis-je, exalté. Merci de ta gentillesse. C'est la première fois qu'on me fait sentir comme ça dans le quartier.

Elle a souri d'un air entendu.

— Les gens du troisième âge sont capricieux, dit-elle. S'ils ne t'aiment pas, ils te le font savoir. Et ils sont très conservateurs. La seule chose c'est qu'ils sont de bons clients : ils sont toujours en train d'acheter des cochonneries.

*11 décembre*

Une ambiance de plomb règne dans le quartier. Chaque jour est peint du même gris ; rien qui remonte trop le moral. Tout le monde marche voûté, comme s'ils succombaient sous le poids insupportable de l'existence. Même moi, à force de les voir marcher pliés, j'ai commencé à me déplacer en regardant par terre, sans saluer personne. J'ai déjà vu deux marcheurs se percuter le front de plein fouet, alors je dois faire attention.

Tout bouge au ralenti, les visages paraissent affligés, les grands lobes battent au rythme de l'angoisse de fin d'automne. Que font tous ces vieillards dans leurs maisons, me dis-je, ils doivent passer des journées entières à exécuter les mêmes infimes actions, se dodelinant frénétiquement sur leurs fauteuils berçants en osier, arrosant les plantes d'une main tremblante et se couchant pour faire de multiples siestes, s'entraînant pour le roupillon final. Il faut avoir le meilleur aspect possible : une bonne

alimentation, du repos abondant et un peu d'exercice ; les embaumeurs se chargeront du reste. Personne ne s'en va d'ici mal fichu. Ils t'arrangent comme si tu allais passer une entrevue, quoique en quelque sorte ça en soit une.

J'arrive chez moi et j'allume la télévision ; je commence à m'habituer aux visages des actrices et des lecteurs de nouvelles ; je n'ai plus de difficulté à comprendre l'accent, même qu'il me plaît. Alors je remarque un progrès, c'est quelque chose de positif. Je m'intégrerai graduellement, l'hiver blanchira ma peau, très bientôt je serai un des leurs.

*17 décembre*

Michel, le voisin, a cogné à ma porte cet après-midi, et n'ayant pas trouvé d'excuse vraisemblable pour me défaire de lui, j'ai dû le faire entrer. Je l'ai trouvé très curieux ; il regardait partout, en essayant de s'imprégner de mon espace, ce qui m'a fait sentir fort mal à l'aise. Il a même dit : « C'est donc à ça que ressemble ton nid ». Je lui ai fait remarquer que tous les appartements de l'immeuble sont identiques ; ce qui le passionne, m'a-t-il répondu, c'est de voir comment vivent les gens, les objets qu'ils ont choisis pour décorer, et comparer le tout avec son propre style de vie.

Je lui ai offert une tasse de thé noir, laquelle il a acceptée courtoisement ; il s'est assis sur le sofa jaune, et je me suis assis aussi loin que possible dans cet espace exigu, c'est-à-dire sur une des deux chaises de la cuisine-salle-à-manger. Il m'a posé des questions sur mon passé, mes goûts sexuels, mon expérience universitaire ; son

indiscrétion était effrayante, très maladroite. Quand je l'ai interrogé à mon tour sur sa vie, il m'a répondu avec des phrases fuyantes, du genre : « Ce n'est pas très intéressant », ou : « Je te parlerai de ça à un autre moment », ce qui m'a fait sentir mal de lui en avoir tant raconté sur moi en si peu de temps, et à la première rencontre en plus.

Ce qu'il m'a révélé par contre avec plaisir c'est qu'il est une espèce d'artiste, peintre sans toile, photographe sans caméra, « tout est imprimé dans mon esprit, ce qui, dans le fond, est vraiment ce qui compte », me dit-il, un vagabond dans le sens le plus noble du terme, qui peut voyager à l'intérieur de la ville ou de sa chambrette, c'est du pareil au même, bref un aristocrate de l'intellect, expérimentateur de tout ce qu'implique être un animal pensant.

— Je veux transgresser les limites de l'existence, a-t-il dit, je ne suis pas né pour être un vulgaire commis de bureau.

Comme il a vu que ses mots ne recueillaient pas d'empathie, il a changé de ton :

— Des fois, bien entendu, il faut ravalier son orgueil et faire ce que tout le monde fait.

— Et tu fais quoi comme travail en ce moment ?

— Rien de très fameux, dit-il en buvant une gorgée de thé.

Je ne l'ai pas interrogé davantage pour qu'il ne se sente pas gêné de m'avouer que c'est un assisté social, chose la plus probable. Quand je lui ai dit avec une certaine fierté que je travaille dans le monde de l'hôtellerie, il a fait une grimace de dégoût.

— Je ne pourrais jamais faire ça, dit-il. Pas à la réception, encore moins à l'entretien ménager. Dans un cas, tu dois endurer la mauvaise haleine des touristes américains, et dans l'autre, tu dois nettoyer leurs déchets.

— Ça semble pire que c'est vraiment, dis-je. Et ce n'est pas si mal payé.

— Combien ils te paient ?

— Je te le dirai à un autre moment.

Il a hoché la tête en levant les mains, comme un voleur en train de se rendre.

— Comme tu voudras, dit Michel. Par contre, on n'a pas encore parlé de l'éléphant dans la pièce.

— Lequel des deux ?

Il a souri d'un air mauvais.

— Depuis que je t'ai vu pour la première fois, dit-il, j'ai été *ahuri* de notre ressemblance, pas toi ? Qu'est-ce que t'as pensé à propos de ça ? Je dois t'avouer que ça me fascine. C'est à la fois horrible et merveilleux, tu ne trouves pas ?

— Aucunement.

— Allons ! dit Michel. Il n'y a pas à avoir honte de ça. Avoue-le, la nature a joué avec nous. On est identiques, sauf que toi tu as la peau encore plus foncée. Tu es mon moi latino.

Ses répliques me mettaient profondément mal à l'aise, autant par leur impudeur que par leur véracité. Je n'avais pas poussé la réflexion à la limite de l'obsession comme lui disait l'avoir fait ; je dois avouer toutefois que la pensée de notre similarité m'avait traversé l'esprit et qu'à chaque fois, je m'étais arrangé pour la nier et l'écarter en raison de son haut niveau grotesque.

— C'est vrai, dis-je à Michel. Et ce qui est encore plus curieux, c'est que la nature ait fait que tu déménages juste à côté de chez moi.

À ce moment, un éclair sombre a traversé ses yeux.

— Très bizarre, en effet ! exclama-t-il. Qui sait ce que ça veut dire ? Peut-être deviendrons-nous les meilleurs amis au monde. Tu nous imagines toi et moi, marchant côte à côte, nous comprenant parfaitement ?

Il se montrait exubérant et sentimental tout à coup. Ça m'a dérangé encore plus.

— Excuse-moi, Michel, lui dis-je. Je dois commencer à préparer mon souper bientôt.

Il a semblé sonné, comme s'il ne s'attendait pas à ce que je le vire.

— Je comprends, dit-il. Tu as tes heures de repas que tu dois respecter machinalement. On aura bientôt une autre opportunité d'échanger.

On s'est serré la main et au lieu de rentrer chez lui, il a descendu l'escalier pour sortir de l'édifice d'un pas empressé. La rencontre m'a laissé un mauvais goût, autant par mes confidences que par la brusquerie avec

laquelle je lui ai donné congé. Je me suis dit que la prochaine fois je me montrerais à la fois plus prudent et plus empathique.

*2 janvier 2016*

Le bolide bringuebalant de Youssouf avançait entre les cimes de glace de la campagne québécoise. Il voulait étrenner avec moi sa voiture de seconde main achetée depuis peu. Nous étions sortis très tôt le matin, avec une destination inconnue pour moi. Il m'a demandé si j'avais déjà exploré l'extérieur de l'île de Montréal ; je lui ai répondu que je n'avais pas encore eu cette chance.

— Ce pays compte beaucoup de beautés, me dit-il. Il faut être capable d'apprécier toute cette blancheur. Regarde cette mer de neige qui avance vers nous, c'est quelque chose que tu n'aurais pas vu en restant dans ton pays.

Le bolide se faufilait au milieu d'immenses lacs congelés, sur la surface desquels s'était déposé le givre des sapins balayé par la bise du nord. Il n'y avait pas de cabane ni d'humain à la vue. C'est ce qui

plaisait tant à Youssouf, me dit-il. Une de ses maîtresses, native du pays, lui avait fait découvrir ces parages quelques années auparavant ; il avait été extasié par tant de beauté si exotique. J'ai fait comme si je n'avais pas été scandalisé par la révélation de sa double vie.

— Parfois triple, dit Youssouf en grattant son long nez avec un soupçon de fatuité. C'était plus fort que moi ; les choses se sont calmées un peu dernièrement.

— Ta femme l'a su ?

— Jamais de la vie, dit Youssouf. Et de toute façon je n'avais pas à me sentir coupable, parce que grâce à ma religion j'ai le *droit* d'avoir des concubines, tu vois la nuance. J'ai quand même été prudent de ne pas laisser de traces, *par respect* pour ma femme, tu comprends ? Où ça achoppe c'est dans la gestion, ça devient compliqué. Pendant que tu goûtes aux délices de la chair interdite, tu perds la raison. Tu ne sais si plus si tu aimes ta femme. Tu n'es plus le même

avec elle. Tout change dans le couple. Tu le paies cher d'une manière ou d'une autre.

— Je n'en doute pas.

Au loin, parmi les pins, de petites maisons éparses émergeaient entre les rondeurs de neige.

Youssouf m'a alors demandé si j'avais déjà été marié quand j'habitais au Mexique ?

À la volée, j'ai revu les pupilles frondeuses de Magda. L'immense grain de beauté collé à sa tempe, sa manie de me considérer comme une poche de riz quand sa colère implacable s'amplifiait. J'ai repensé à ma fuite.

— Pendant trois ans, lui dis-je. Des souvenirs pénibles.

— Je comprends, dit-il, et maintenant tu as quelqu'un ?

— Hélas non, dis-je. Quoiqu'une jolie blonde qui travaille près de chez moi m'a dit que j'ai un bel accent !

Youssef a éclaté de rire.

— Je te souhaite la meilleure des chances avec elle, dit-il. Peut-être que celle-ci sera la bonne !

À la sortie de la forêt noire, la route régionale se joint à la longue rue principale du village, au bord de laquelle font surface des maisons anciennes éclaboussées par la neige sale qu'épandent les voitures. Youssef a commencé à décélérer à la vue d'un groupe de cinq vieillards habillés de manteaux de bûcherons qui traversaient la rue en file indienne. Ils se sont retournés vers nous pendant que nous attendions qu'ils passent. La vision a été de stridence réciproque ; nous deux, en voyant leurs grimaces d'horreur, et eux, se demandant sans doute ce que pouvaient bien faire des gens de couleur dans une localité comme celle-là.

La file indienne, une fois qu'elle nous eût détectés à l'arrêt, a pris tout le temps qu'il lui a fallu pour traverser la rue. Elle s'est même arrêtée complètement quand l'homme qui menait le groupe s'est retourné vers ses compagnons pour leur poser une question dans un dialecte incompréhensible.

— J'admire les vieillards, dis-je à Youssouf, je les envie un peu, même, et malgré ça, partout où je passe ils n'arrêtent pas de me regarder avec des yeux pleins de haine !

— Ils sont comme ça, dit Youssouf. La meilleure chose que tu peux faire c'est de ne pas les prendre trop à cœur, parce que ce sont des gens inoffensifs.

Dès qu'ils ont fini de traverser, la voiture a tourné vers la droite et s'est stationnée dans le stationnement d'une friterie.

— Allons manger quelque chose, dit Youssouf. Tu as l'air d'avoir faim.

Une odeur de friture nous a enveloppés au moment d'ouvrir la porte de la cantine. Je me suis senti étrangement réconforté, bien que cette sensation ait été rapidement contrecarrée par l'atmosphère pesante qui régnait dans le restaurant. Quatre tables l'occupaient, où s'étaient installés des commensaux régionaux ; leurs visages se sont tournés vers nous et ils ont sursauté. Ils étaient habillés à la mode paysanne, casquettes sales, barbes de plusieurs jours, manteaux d'hiver à carreaux. Quelques dames les accompagnaient, vêtues comme des hommes, sans maquillage, les cheveux blonds embroussaillés, les mains rugueuses. Ils ont cessé de gratter dans leurs assiettes ; les conversations se sont interrompues sur-le-champ.

Youssef a demandé à l'assistance s'ils vendaient de la poutine.

Un des hommes, à la panse immense et aux yeux d'oiseau qui ne coïncidaient pas avec son visage flasque, s'est levé d'un bond

en se nettoyant les mains sur son tablier crasseux.

— De la poutine ? Certain ! Combien que vous en voulez ?

Youssef s'est retourné vers moi d'un air interrogateur.

— Juste deux, dis-je.

— Deux pour toi tout seul ? a dit le cuisinier en souriant. T'as l'air d'avoir un bon appétit.

Cette allusion à mon volume m'a semblé particulièrement déplacée, d'autant plus que celui qui l'avait prononcée était tout sauf svelte. Il m'aurait même été difficile de déterminer lequel entre lui et moi amassait le plus de chair.

Le cuisinier a vu qu'il m'avait vexé, et mon silence stupéfié l'a excité davantage.

— Pardon si j'ai été trop direct, dit-il en ballottant sa bedaine de droite à gauche, empruntant, je ne sais trop pourquoi, des maniérismes efféminés qui ont beaucoup fait rire les commensaux.

J'ai regardé Youssouf qui, à ma grande surprise, laissait voir sa gencive mauve déchaussée ; il ne pouvait s'empêcher de trouver comiques les facéties du cuisinier.

Je l'ai pris par le bras et je lui ai fait signe qu'on s'en aille.

— C'est que je veux ma poutine, dit-il d'un ton pleurnichard.

— Je t'attends dehors, lui dis-je.

Je suis allé m'asseoir sur le capot de la voiture, et comme celle-ci s'enfonçait considérablement, j'ai vu dans la fenêtre du restaurant les commensaux qui, sans me quitter des yeux, continuaient de s'esclaffer avec fracas.

Mon regard s'est dirigé vers un autre endroit. Cette surenchère de malice ne me distrairait pas du paysage. Les arbres étaient cristallisés. Les flocons de neige se déversaient, soufflés au ralenti par une force invisible, s'incrustant dans les branches raides, dans les sentiers, entre mes cils. Je me suis secoué les yeux avec la main. Des maisonnettes blanches identiques munies de persiennes grises délimitaient les bas-côtés de la rue principale. Des voitures souillées par la neige brune traversaient le village en silence, comme si elles avaient voulu s'imprégner de la tranquillité de la campagne avant de retourner au branle-bas de la ville.

J'ai regardé le ciel doré de janvier. Là-haut il y a la paix, me dis-je. C'est là que je devrais vivre. J'y serais heureux, flottant dans les airs, éternellement seul, enroulé dans les nuages sucrés. Aucun fumet d'ordures qui vienne troubler l'esprit. Le visage de M. Hippolyte ne pourrait pas y exister une seconde. Mon studio empuanti serait une incongruité. Les seuls vieillards que j'y verrais ondoieraient au loin dans des tuniques

blanches, accompagnés d'une armée d'anges leur enseignant les bonnes manières.

J'ai tressailli quand la porte de la cantine s'est ouverte d'un coup. Youssouf en est sorti, les mains occupées par le sac en papier qui contenait les assiettes en aluminium.

— Pourquoi t'es parti ? m'a-t-il dit. Ce n'est pas du mauvais monde. Il faut juste apprendre à les traiter.

Il a ouvert le sac et m'a tendu un plat brûlant. J'ai proposé qu'au moins on s'asseye à l'intérieur de son bolide, ce que nous avons fait. J'ai enlevé le couvert en carton et une vapeur chaude m'a enveloppé. La vue des patates et des morceaux de fromage baignés dans la sauce brune m'a remonté le moral.

— Tu n'as pas senti qu'ils nous regardent de manière bizarre ? dis-je à Youssouf. Comme si on était des animaux de cirque ?

Youssouf ne prêtait plus attention, il pensait juste à avaler les patates frites coulantes.

— Au fait, tu me dois dix dollars, me dit-il.

*18 janvier*

Le voisin est inquiet. Je l'entends déplacer les meubles d'un côté vers l'autre comme un détraqué. Il devrait déjà s'être habitué à la disposition du mobilier ; c'est comme s'il cherchait une perfection impossible. Ces espaces sont si petits. C'est ici que se termine l'évolution de l'homme. On est passé de courir derrière les sangliers dans la savane à cette démangeaison ininterrompue devant l'ordinateur.

Les murs de cette boîte réduisent chaque jour l'espace où j'habite sans que je m'en rende compte. Tout à l'heure, j'ai vu clairement la différence par rapport à hier : aujourd'hui le mur frôle le lit ; hier il était à un centimètre, il ne touchait même pas le drap. Je me retourne pour voir l'autre extrémité de l'appartement, mes cheveux se hérissent quand je m'aperçois que là aussi le mur a bougé vers l'intérieur : hier il y avait plus d'espace derrière la télévision, les câbles étaient suspendus, aujourd'hui ils sont serrés.

En proie à l'épouvante, je lâche le stylo et je colle l'oreille au mur. Je soupçonne que l'agitation du voisin a un lien avec ce qui m'arrive ; il continue de déplacer le lit, marmonnant des mots pour lui-même ; soudainement, il émet un petit rire, il s'arrête quelques secondes et je sens un coup dans le mur à la hauteur de mon oreille.

« Walter ? », me dit-il. Sa voix sonne très près. « Tu es là ? » Je ne dis rien, je n'ose même pas bouger un doigt car il saura que je l'ai épié. « Parle-moi, Walter, dit-il. Tu fais ça souvent ? » « Quoi ? », ne puis-je m'empêcher de répondre. Il y a un silence et il me dit : « Me surveiller ». Je m'éclaircis la gorge et lui dis : « C'est que tu bouges beaucoup, Michel ».

— Tant que ça ? Je suis désolé, Walter. Ces espaces sont si petits...

Et après une pause :

— T'es-tu rendu compte qu'il y a un trou dans le placard ? dit-il.

— Quel genre de trou ?

— C'est un raccord entre ton placard et le mien, dit Michel. Si la porte du placard est ouverte, on peut voir à l'intérieur de l'autre appartement. Jettes-y un coup d'œil et tu verras de quoi je parle.

Je suis allé au placard, j'ai déplacé mes chemises et j'ai passé ma main dans le mur intérieur. Je l'ai trouvée là, en effet : une ouverture circulaire de deux centimètres de diamètre ; ça m'a glacé d'effroi. Je me suis penché et j'ai vu l'œil de Michel ; je lui ai demandé qui a fait ça.

— Sûrement un des nombreux locataires qui sont passés par ici, dit Michel. Quelque chose de bizarre est en train de se passer, Walter.

— Oui ? dis-je, tout en sachant ce qu'il va me répondre.

Il se racle la gorge, comme s'il doutait d'émettre une telle énormité.

— L'appartement est en train de rétrécir, me dit-il. Je ne sais pas comment je dois disposer les meubles. Ils ne rentrent d'aucune façon.

— Il se passe la même chose ici ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Il y a eu un silence. Je l'ai entendu se dégager à nouveau la gorge, essayant de masquer une honte ressentie subitement. Il a ri.

— Ce n'est pas possible, dit-il, que je sois caché dans un placard en train de parler à mon voisin.

Son rire m'a fait rire.

— Je sais ce qui se passe, dis-je, nos appartements ne sont pas en train de rapetisser, c'est nous qui sommes chaque fois plus gros.

— Bien sûr, dit-il.

Il ne riait plus. J'ai pensé que je l'avais vexé ; et comme il ne disait rien, j'ai poursuivi :

— On a plus ou moins le même volume.

— Je sais, dit Michel. Et après un silence :  
— C'est une des raisons pour lesquelles j'ai déménagé ici.

Je n'ai pas répondu. Ce qu'il venait de dire était si insensé que j'ai préféré faire comme si je n'avais rien entendu.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— Non.

Il s'est démené, en bougeant son immense masse entre les supports de métal cloués dans son placard.

— Tout ceci est ridicule, l'ai-je entendu dire. Il faut que je te dise quelque chose, Walter : sortons du placard !

À mon grand regret, j'ai frémi. Je ne voulais pas me voir associé à aucune analogie de la sorte.

Je lui ai dit que je ne pouvais pas lui parler davantage, j'avais beaucoup de choses très importantes à faire.

Avais-je déjà pensé que je serais peut-être plus heureux dans un autre quartier ? m'a demandé Michel, sans faire grand cas de mon faux-fuyant. Il trouvait que je n'avais pas bonne mine.

— Quel autre quartier ?

— Près du métro Jean-Talon, par exemple. Là-bas, ça déborde de Latinos. Tu pourrais parler en espagnol tous les jours, manger tes plats favoris.

— Je veux m'intégrer, lui expliquai-je. J'ai déjà été un Latino pendant quarante ans. Maintenant je veux être un vrai Québécois.

— C'est une pensée noble, me dit Michel, que de vouloir faire partie de notre race. Je n'ai rien à redire à ça. Si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-moi signe. Je vais laisser la porte de mon placard entrouverte au cas où je ne t'entendrais pas. Tu pourrais faire la même chose, je te jure que je ne vais pas regarder dans ton appartement.

*20 janvier*

Réveillé de fort mauvaise humeur ce matin. Je ne savais pas pourquoi au début. J'avais bien dormi, après tout. C'est en préparant mes œufs au bacon que je me suis rappelé de la suggestion du voisin. Après quelques minutes de réflexion, j'ai cru comprendre. Il a suggéré que je parte d'ici parce qu'au fond il ressent de la honte de notre situation, le fait qu'on soit des sosies voisins. J'ai trouvé ça typique d'un sans-gêne. Après tout, j'ai été le premier à arriver ici. Ça a été assez difficile de me trouver un logement sans références, maintenant ce type veut me déloger ? Il n'aura pas le dernier mot !

Qui est ce Michel Malo ? Je ne le connais pas du tout et on est déjà en train de se parler cachés dans les placards comme deux grands compères un peu troublés. Je ne pourrais pas dire quel est son travail, si tant est qu'il en ait un, et que je sache, il ne sort jamais de son appartement. Quand je pars à l'hôtel, le

matin, je peux l'entendre se frire des œufs et quand je reviens, à environ cinq heures et demie, la télévision est allumée et passe un téléroman, transmission qu'il ponctue d'une réflexion à voix haute ou d'un rire scandalisé.

Je suis dégoûté qu'il souffre de la même solitude que moi, ça me balance en pleine face l'image de perdant que j'ai de moi-même. Si une femme le visitait de temps en temps, je pourrais en quelque sorte l'admirer, le prendre comme modèle pour aller de l'avant et changer ma vie. Ou si au moins il avait des amis qui venaient le voir ; or je ne l'ai jamais entendu recevoir qui que ce soit. Il ne peut pas dire, comme moi, que c'est en raison de son statut d'immigrant. Il est né et a grandi ici, alors il devrait avoir gardé quelques connaissances.

Je marchais sur des Carrières, les mains dans les poches, en réfléchissant. Je ressentais un inconfort sous la forme d'un picotement qui me parcourait le corps, j'ai commencé à accélérer le pas, je m'étais mis

en tête que pour profiter de ma journée libre je devais marcher plus vite, comme ça non seulement j'arriverais plus rapidement là où je ne savais pas que j'arriverais, je pourrais également perdre un peu de poids au passage.

Le chatouillement continuait de monter et descendre sur mes épaules et mon dos, à quoi était-ce dû, des punaises de lit m'avaient-elles mordu pendant que je dormais ? J'ai vite compris: l'aveugle Sims marchait sur le trottoir de la rue perpendiculaire et il semblait me situer très bien parce qu'il avançait vers moi avec une dextérité épouvantable. Je l'avais déjà vu sans le voir, ou sans vouloir m'admettre à moi-même que je l'avais vu, et l'anxiété d'une autre rencontre avec lui s'était transmuée en démangeaison.

Sims marchait plus vite que moi ; j'ai pensé que si je hâtais le pas je pourrais le semer, car il montait la rue Louis-Hémon, or il a dû entendre que ma fréquence de marche s'accroissait parce que, sans tourner le visage pour s'apercevoir si des autos approchaient,

il a traversé la rue des Carrières à toute vitesse, presque en courant, le salopard ! Je suis resté pétrifié en voyant ce vieillard mal rasé me bloquer le passage avec sa canne.

Suffoqué, je lui ai demandé pour qui il se prenait.

Sims s'est gratté la barbe en étirant le gosier. Il a braqué vers moi ses dards opaques, qui malgré tout réverbéraient comme des puits d'eau fangeuse.

— T'es chanceux, dit-il. Je vais oublier ce que tu viens de dire car je suis d'excellente humeur aujourd'hui.

— Une raison spéciale ?

Il a arrêté de sourire, surpris que je montre un intérêt pusillanime dans le cours de son existence.

— Je me suis chicané avec ma blonde, dit-il.

— Et c'est une bonne nouvelle ?

— Excellente, même. Rien de mieux que la liberté, qu'est-ce que t'en penses ?

— Au bout d'un moment elle devient pesante.

Il a ricané.

— C'est quelque chose que tu connais très bien ? T'as toujours pas de blonde depuis que t'es ici.

Décontenancé, je lui ai demandé comment il savait ça.

Il a levé comme une dague l'ongle sale de son index.

— Je suis au courant de tout ce qui se passe dans le quartier, dit-il. Je suis même au courant de ce qui n'est pas encore arrivé.

— Bien sûr, dis-je. En d'autres mots, vous êtes le roi des potins.

Sa bouche s'est congelée. Ses yeux fixaient mes lèvres, comme s'il ne pouvait pas croire ce qu'il venait d'entendre.

— Le roi des potins ? dit-il en riant faussement. Tu veux dire le prince des ténèbres ! Tout le monde est digne de me lécher les mamelons, tu comprends ça ? Je dois me *cache*r pour faire de bonnes actions, maudite merde !

J'ai pensé que je n'avais pas à endurer ces délires de vieil invalide, sans compter que c'était lui, je m'en rendais compte maintenant, qui puait fortement de la gueule. J'ai commencé à m'éloigner. La canne de Sims s'est élancée avec force pour empêcher ma fuite.

— Maudit, où est-ce que tu penses que tu vas !

Bien contre mon gré, j'ai avalé une gorgée de salive. Cette défaillance l'a excité à l'excès. J'ai vu la commissure de ses lèvres

se soulever ; en même temps, il a baissé sa canne, la laissant en diagonale, de sorte que si je voulais poursuivre mon chemin, je devrais l'enjamber.

J'ai remarqué que mes tempes battaient et que mon dos suait avec abondance.

— Laissez-moi en paix, lui dis-je, et en prononçant ces mots je me suis rendu compte de l'importance que j'accordais à ce vieillard en mal d'attention.

— Ça ne risque pas d'arriver, dit Sims, et tu sais pourquoi. Il est hors de question que tu fasses venir ta mère, tous tes cousins, tes amis, si t'en as, et qui d'autre ? Tu vas vivre comme nous ou tu sacres le camp !

— Il ne manquait plus que ça ! dis-je. Je veux être comme vous !

— Ne sois pas têteux, dit Sims. Ne me lèche pas les bottes. On m'a dit que t'es plus laid qu'un brochet.

— Je fais ce que je peux, dis-je.

— Faux, dit Sims. Tu peux en faire beaucoup plus. Tu peux devenir mon esclave.

— Jamais, dis-je.

L'aveugle s'est mis à rire.

— Que tu le veuilles ou non, c'est ça ton destin ! dit-il en ramenant la canne devant lui.

Il s'est mis à marcher d'un air guindé dans la direction opposée à la mienne, me laissant là, sidéré, avec une brutale envie de courir derrière lui et lui donner une raclée dont tout le quartier se souviendrait. Alors j'ai entendu sa voix de racaille crier derrière moi :

— Ne me dis pas que ta race n'est pas experte à laver des toilettes ! La preuve, c'est que t'as rien trouvé d'autre comme travail !

Je lui ai crié en retour d'aller au diable et il m'a répondu que ça serait avec grand plaisir.

*11 février*

Il y a de ces moments dans la vie où tu es content d'aller travailler pour t'éloigner pendant quelques heures de ton quartier – ce qui est inadmissible. C'est pourquoi ce matin je suis rentré à l'hôtel avec les meilleures dispositions au monde. « Aujourd'hui, je vais laisser les toilettes tellement propres que les clients ne voudront pas les utiliser de peur de les souiller », me disais-je, et ma noblesse d'esprit m'attendrissait. Je devais trouver des raisons de fierté là où je pouvais en trouver. Mon uniforme, par exemple – pantalon vert avec chemise blanche rayée de fines lignes vertes –, est toujours impeccable. Mes cheveux sont soigneusement peignés, mon visage est bien rasé et parfumé. Il arrive même, quand je suis dans une de mes bonnes journées, qu'une réceptionniste me regarde avec une curiosité qui, bien qu'épisodique, m'emplit de contentement, car dans ces moments je suis digne de l'attention d'un autre être humain pour les bonnes raisons.

Depuis que j'ai ouvert les portes de l'hôtel, cependant, j'ai perçu le remue-ménage. M. Hippolyte et les réceptionnistes se tenaient en cercle autour d'un objet lumineux que je ne parvenais pas à distinguer. Avec eux se trouvait aussi M. François, le propriétaire de l'hôtel en personne.

M. Hippolyte a retourné son visage pointu vers moi ; j'ai réussi à voir, dans l'espace entre son bras et son torse, un œil pourpre qui clignotait. La barbichette du directeur avait de toute évidence été taillée et teinte de bonne heure ce matin, autant que ses rares cheveux. Son sourire malveillant dressait un parallèle avec ses sourcils qui ressemblaient à des chenilles noires collées sur son front écarlate. Derrière lui, le conciliabule émerveillé se poursuivait, avec l'élégant M. François qui poussait des cris de gamin, sans craindre une seule seconde d'avoir l'air ridicule devant ses employés. Pour que le propriétaire de l'hôtel ait daigné se déplacer, me dis-je, c'est parce que l'occasion ne pouvait être plus singulière.

Avant que je m'en aperçoive, j'avais le visage moqueur de M. Hippolyte à dix centimètres de moi.

— Si ce n'est pas notre Mexicain favori... Comment ça va, Walter ?

Sans attendre ma réponse, il m'a mis une main sur la poitrine et l'autre sur l'épaule et m'a fait pivoter comme une toupie. Tout à coup, nous nous trouvions de nouveau sur le boulevard René-Lévesque, obstrué de trafic.

Qu'est-ce qui se passait ? lui dis-je. Où m'emmenait-il ? Sa réponse a été de me demander si j'avais passé une belle fin de semaine ?

— Parmi les pires.

— Un peu d'optimisme, Walter ! T'es-tu fait de nouveaux amis dans ton quartier ?

Je n'ai pas répondu, à tel point je ne pouvais pas croire qu'il ait prononcé ces

mots. Pourquoi a-t-il mentionné le quartier ? Connaît-il un de ces habitants ? Pour ce faire, il devrait savoir dans quel quartier j'habite. Je ne lui ai jamais dit. Je ne lui ai jamais raconté quoi que ce soit sur moi, tant qu'on y est, et il ne m'a pas posé de questions non plus. Il vaut toujours mieux garder un peu de discrétion sur soi-même en milieu de travail, à plus forte raison devant des types de l'espèce de M. Hippolyte, qui parviennent à te regarder d'en haut même s'ils sont de taille plus petite.

On s'est arrêtés. Un camion blindé de la police descendait la rue Bleury. L'agent à la place du co-pilote, le bras appuyé sur le bord de la fenêtre ouverte, m'a regardé en tournant le cou à mesure que le camion avançait. Son regard semblait préoccupé, sans être empathique. Il a dû deviner la dynamique entre M. Hippolyte et moi, en voyant le directeur de l'hôtel dans son costume sombre et sa cravate rouge vin, sa peau blanche de concitoyen, et moi, bouffi dans mon uniforme vert impeccable, ma peau brune et mes yeux asservis, mi-clos.

— Parce que tu vas avoir besoin de nouveaux amis !

Il a regardé le sol et m'a demandé si j'étais sûr d'avoir bien passé le balai vendredi ? Avais-je vu tout ce papier ?

— Je ne travaille pas la fin de semaine, M. Hippolyte.

Il voulait que tout soit d'une propreté absolue, me dit-il. Que deux ou trois jours passent n'est pas une excuse.

Dans cet hôtel nous recevons des conférenciers du monde entier, des médecins, des avocats, des politiciens, bref du monde très propre, habitué aux plus hauts standards de vie. Londres, New York, Singapour, me rendais-je compte un peu des gens avec qui on fait affaire ? Ce n'est pas parce qu'on est un hôtel trois étoiles de Montréal qu'on ne peut pas être à la hauteur.

— Non, monsieur.

Son visage s'est détendu.

— En parlant de standards, ton ami Youssouf, clairement, ne les a pas atteints.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

M. Hippolyte m'a regardé dans les yeux. Son expression trahissait un substantiel déficit de candeur humaine. Je me suis aperçu, effrayé, que j'ai peur de ce petit homme.

— Devine.

— Il est mort ?

— Pire.

— Sa femme l'a laissé ?

— À mon avis dans pas long – parce qu'il a perdu son travail.

Sa face s'est emplie d'allégresse en regardant le ciel.

Ah, quel bordel ! s'est-il exclamé. Il se demandait pourquoi ce n'était pas arrivé *avant* ? Trois cafetières s'étaient brisées en même temps dans trois chambres différentes. Il n'y en avait plus *une seule* dans le dépôt pour les remplacer ! Me rendais-je compte du culot, du manque de prévoyance ? Lui et une des réceptionnistes avaient donc fait un petit inventaire. Il manquait aussi des serviettes, des bouilloires, des draps, des ouvre-bouteilles, enfin bref, des milliers de dollars en matériel. Au début, comme n'importe quelle poule mouillée, Youssef avait nié en bloc. Il avait tout avoué quand ils avaient menacé d'appeler la police.

J'étais consterné. M. Hippolyte m'observait attentivement. Il attendait clairement une réaction de ma part, et en fonction de celle-ci, un acte dont j'ignorais la nature serait exécuté. Plus que la nouvelle qu'il venait de me donner, ce qui me

bouleversait c'était le fait d'être la proie psychologique de ce misérable.

C'est dommage, finis-je par dire. Il a des enfants.

— C'est vrai, dit le directeur. On a tous un fils, un petit chien ou un chat, bref un être inférieur qui dépend de nous. Ce n'est pas une excuse. Au contraire, ça devrait nous motiver à prendre soin de notre travail. Qu'est-ce que tu en penses ? Sommes-nous d'accord ?

— Oui, monsieur.

— Très bien.

Le froncement de ses sourcils s'est effacé. Il semblait soulagé. Pendant un instant, j'ai pensé qu'il avait un peu de sympathie pour moi, après tout. Il a mis à nouveau la main sur mon épaule.

Il n'y a jamais rien de sûr, me dit-il. N'était-ce pas terrible et à la fois

merveilleux ? Par exemple : Youssef. Ce matin, quand il s'était réveillé, il n'avait aucune idée de ce qui allait lui tomber dessus. Et c'était de sa faute ! Tout ce qu'on balance en l'air nous retombe dessus ! C'est une loi de l'univers !

Je lui ai demandé pourquoi il m'avait fait sortir de l'hôtel et le directeur a pris son air le plus solennel.

Pour voir s'il pouvait compter sur moi, me dit-il, les yeux illuminés. Parce qu'aujourd'hui, la Tour Centre-Ville était entrée dans le futur ! Et moi, Walter Vaca, j'allais travailler à côté de son incarnation !

— C'est ce qui avait dans le lobby tantôt ?

Il n'a pas répondu et m'a fait signe que c'était le moment de rentrer.

J'ai ouvert la porte de l'hôtel et j'ai laissé passer M. Hippolyte qui, sans mot dire, en a profité pour attirer mon attention sur les empreintes digitales qui tachaient la vitre. On

a monté les marches de l'escalier. Le conciliabule des réceptionnistes et de M. François s'était dispersé. La partie centrale du lobby, où ils se trouvaient il y a quelques minutes, était maintenant déserte. Les réceptionnistes servaient à présent les touristes qui se préparaient à sortir, les cheveux mouillés et les vêtements propres ; j'en ai entendu un qui demandait l'adresse du fameux restaurant de la rue Sainte-Catherine où sont servies des côtelettes de porc dégoulinantes.

Alors j'ai vu du coin de l'œil, à ma gauche, une forme étrange, de taille réduite, et une autre plus grande devant elle. C'était M. François qui parlait avec un robot.

Celui-ci devait mesurer tout au plus un mètre de hauteur, il était constitué de métal blanc et portait un casque avec un viseur noir, semblable à celui d'un motocycliste. Il n'avait pas de jambes, avançait et reculait au moyen de roues vissées sous son tronc lesquelles le propulsaient en saccades brusques sur le tapis rouge du lobby. Ses bras

étaient ridiculement trapus, ornés d'une bandelette de lumières multicolores qui semblaient compenser pour le tronc cylindrique de ferraille plutôt fragile.

M. François a tourné le visage vers nous et le robot a tourné la tête aussi. Une joie insondable remplissait les joues épaisses et rougeaudes du propriétaire. J'ai regardé M. Hippolyte et ses yeux reflétaient la même émotion que celle de notre chef suprême. Un malaise m'a envahi devant tant de béatitude.

— Je te présente ton nouvel ami, mon cher Walter ! a exclamé M. François. Il s'appelle Robbie. Robbie, montre-nous ce dont tu es capable.

Le robot ne disait rien. M. François pointait le cendrier à côté des portes argentées de l'ascenseur.

— Allez ! dit-il tendrement à Robbie. Ne sois pas gêné.

Robbie a pivoté sur lui-même et a avancé vers l'ascenseur en donnant des soubresauts. M. François était radieux, il semblait être le témoin des premiers pas de son fils.

— Tu vas y arriver, Robbie !

Le robot a levé les bras, dans les extrémités desquels avait surgi un petit panier en plastique. Son tronc entier s'est penché ; le rigide bras droit a commencé à s'approcher du cendrier en tremblotant. J'ai jeté un regard rapide vers M. Hippolyte et M. François, sans pouvoir croire l'expression d'extase dans leurs yeux, et sans réaliser encore que ce pot de métal avait remplacé mon ami Youssouf, et qu'il me remplacerait bientôt à mon tour !

On s'est vite rendu compte qu'il y avait un problème, cependant. Robbie ne parvenait pas à nettoyer le cendrier. Au lieu de filtrer le sable pour piéger les mégots, le panier frôlait le cendrier avec violence, expulsant du sable sur le tapis. Les clients américains regardaient la scène, amusés sans être

surpris, car les robots ont déjà commencé à se répandre dans le pays voisin, d'abord au sein des sphères les plus basses, servant le café dans les cantines, promenant le chien, éliminant leurs ennemis et bientôt mettant le grappin sur les rouages de l'État.

M. François a marché avec empressement vers Robbie et l'a couvert avec ses bras pour qu'il cesse de l'humilier devant nous. M. Hippolyte s'est senti obligé d'intervenir : « Ne vous en faites pas, M. François, ça s'arrange, il manque sans doute quelques ajustements, peut-être que ça a un lien avec la mise à jour du logiciel, n'est-ce pas, Walter ? », dit-il, en m'encourageant avec les yeux pour que je l'appuie de telle sorte que M. François ne se sente pas mal.

— Youssouf était plus adroit avec les cendriers, dis-je.

M. François s'est retourné vers moi, furibond.

— Et aussi dans le vol de micro-ondes !  
cria-t-il en éjectant de l'écume par la bouche.

*20 février*

Aujourd'hui j'ai vu Alison, la caissière du Dollarama. Elle marchait sur le boulevard Rosemont, à la hauteur d'Iberville, en direction de son travail. Je descendais le trottoir dans le sens inverse. Nos yeux se sont croisés quelques instants en diagonale. Je me suis rendu compte qu'elle a reconnu, en un éclair, ma silhouette ballonnée. Ce qui m'a choqué avant tout c'est le fait que, tout en me regardant, elle ait fait semblant de ne pas me voir. Elle ne se rappelait pas notre conversation, l'autre jour, au Dollarama ? On s'était présentés. Elle m'avait plu tout de suite. Une certaine énergie érotique avait vibré entre nous. Elle s'était même permis de complimenter mon accent. Elle m'avait dit qu'elle était là pour m'aider ; ça m'avait donné confiance.

J'ai décidé que ça ne se passerait pas comme ça. Pour une fois, je montrerais que je peux faire preuve de courage. Par conséquent, au lieu de continuer à descendre

la côte, je me suis retourné et j'ai clamé son prénom d'une voix assez forte, puisqu'elle était déjà à cinq mètres.

Alison a continué tout droit. J'ai commencé à la suivre sans me rendre compte que j'étais en train de l'effrayer ; elle s'est retournée d'un coup, alarmée, et m'a demandé sèchement ce que je lui voulais.

Elle ne se rappelait donc pas de moi, l'ai-je questionnée, paniqué.

Elle avait l'air exaspérée, ça serait donc mieux de la laisser tranquille, me dis-je. Je lui ai offert une petite révérence, j'ai virevolté et continué mon chemin.

C'est alors que j'ai entendu sa voix :

— Excuse-moi, dit-elle. Je ne voulais pas être impolie.

Je me suis retourné, plein d'espoir.

— Non ! Ne t'en fais pas ! Je suis Walter, le Mexicain ! Tu t'appelles Alison, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'ai pensé que tu ne m'avais pas reconnu.

— Je *t'ai* reconnu, dit-elle. Après, j'ai eu des remords de t'avoir ignoré.

Elle a jeté plusieurs coups d'œil à droite et à gauche et m'a pris l'avant-bras. On s'est caché ridiculement derrière un arbre. Je sentais encore l'empreinte chaude de sa main quand elle a cessé de me toucher.

Elle a dit :

— Ne le prends pas mal, s'il te plaît, parce que même si je te connais à peine, je te trouve sympathique, d'accord ?

— Bien sûr, c'est pareil pour moi ! Je *ressens* la même chose ! lui dis-je

maladroitement, sans me rendre compte de combien j'avais l'air désespéré.

Elle a regardé de nouveau du coin de l'œil, de tous les côtés. Maintenant c'était elle qui avait l'air folle.

— Je ne peux pas te parler, dit-elle.

— Comment ça !

— L'aveugle, a-t-elle murmuré.

La seule évocation de Sims dans la douce petite bouche blonde d'Alison m'a fait sortir de mes gonds. C'était une absurdité, et pourtant, c'est bien ce qu'elle venait de me dire.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ce malheureux!

Le gracieux visage d'ange d'Alison a pâli subitement, et ses joues rondes se sont agitées d'un côté vers l'autre, comme celles d'un bouledogue, dans une affolante frénésie.

— Il m'a parlé de ta vie secrète ! Il m'a dit que ton travail n'est qu'une façade, qu'en réalité tu es un trafiquant de drogue !

— Sornette ! C'est de ça que j'ai l'air ?

Elle a semblé surprise.

— Aucune idée ! Par contre, il était plus convaincant que le diable !

*21 février*

Ahuri, j'ai vu Alison continuer son chemin d'un pas pressé. Je n'ai pas pu lui soutirer plus d'informations ; de toute façon, quelles autres sottises m'aurait-elle sorties ? J'ai essayé de mettre les choses au clair. Alison avait été manipulée, induite en erreur, il n'y avait aucun doute à ce sujet. Elle m'a regardé comme si j'étais un paria du quartier, une plaie ambulante. Malgré tout, elle a dit qu'elle me trouve sympathique, c'est un fait qui peut me réjouir. Quoique ce n'est pas le moment de devenir romantique.

Bien sûr, Sims est une canaille. Les fois où je l'ai croisé comptent parmi les pires souvenirs que j'ai de cet hospice de vieillards à l'air libre qu'est le quartier Rosemont. Serait-il secrètement amoureux d'Alison et, voyant le danger que je représente, il essaie de m'écarter du chemin ? Fort probable. Bien que j'aie eu l'impression que c'est une grande gueule qui compense par ses airs maléfiques ce qu'il ne peut pas exécuter de

sa propre main, cela ne l'empêche pas d'avoir des sentiments, d'être vulnérable à la belle présence d'une dame. Ne m'avait-il pas dit qu'il avait rompu avec sa fiancée ?

En s'éloignant frénétiquement, Alison me faisait des signes vibrants avec les mains, comme si elle m'avertissait que de nombreux yeux – dont ceux de l'aveugle – étaient en train de nous épier. Cela voulait dire qu'elle ne *pouvait pas* m'en dévoiler plus – me dis-je à présent –, qu'elle aurait eu beau vouloir me prévenir ou même me sauver, elle devait considérer d'abord sa propre intégrité – et c'est une pensée que je comprends et respecte entièrement.

Tandis que je voyais s'éloigner sur le boulevard Rosemont la belle Alison, ses cheveux blonds ondulant sur son dos, je me suis dit que *pour son propre bien*, je devrais cesser d'aller au Dollarama, même si cela impliquait que tout me revienne plus cher dans les autres magasins. Je ne pouvais plus mettre les pieds à cet endroit sans nous faire courir le risque qu'on nous voie ensemble

dans le même espace. Si la nervosité à laquelle je venais d'assister était justifiée, cela aurait représenté un danger pour nous deux.

Parvenu à ce point de ma réflexion, j'ai dû m'arrêter. La chevelure dorée d'Alison avait disparu en haut de la côte quand le démon du doute est venu picorer ma tendresse naissante envers elle. Au début, je ne pouvais pas l'admettre, penser ça était une sorte de trahison à son égard. Quelques secondes plus tard, j'ai dû me rendre à l'évidence, j'étais en train de me le figurer de façon nette : oui – et si c'était le cas ? *Et si Alison était folle ?* Les yeux exorbités, les moulins qu'elle formait avec les bras, les regards obliques, ces histoires de cartel de drogue étaient des manifestations d'un esprit désaxé. Si tel était le cas, comment était-ce possible qu'elle ait inclus l'aveugle Sims dans son délire ? C'était trop de précision, trop de vraisemblance, d'autant plus que l'aveugle m'avait dit que je devais me soumettre à cette culture si je voulais continuer à vivre

ici. Dans ce cas, la conjecture d'une rivalité amoureuse était encore plus plausible.

Était-ce donc possible qu'Alison, pour une raison qui m'échappait, ait *simulé* être folle ? Elle voulait m'effrayer, peut-être ? Alors je suis resté paralysé d'horreur devant ma dernière hypothèse, à tel point m'a-t-elle semblé insoutenable, quoique admissible. Et si Alison était de *leur* côté ? S'ils étaient *tous* contre moi ? Cela veut-il dire qu'elle finira par se marier avec l'aveugle ?

### *3 mars*

Penché à la fenêtre de la cuisine, j'ai remarqué des mouvements étranges dans la rue. Le voisin était là, il parlait avec le conducteur d'une voiture. Le voyant ainsi incliné, un profond dégoût m'a envahi. J'ai ressenti une vague de honte : c'est vrai, me dis-je, que c'est comme si je me voyais moi-même. Ai-je été si négligent ? J'ai jeté un regard rapide dans le miroir sur pied : je dois faire attention à la poutine et au pudding chômeur. On ne me verra pas le faciès pendant un bon moment au « Rey del Taco ». Ces maudits desserts à la crème fouettée, les barres chocolatées de la machine distributrice, je devrai m'en passer. Ma face : flasque, affalée. Serait-ce la vraie raison pour laquelle Alison a fait semblant de ne pas me reconnaître l'autre jour dans la rue ? Je n'avais pas esquissé cette hypothèse.

En quoi suis-je sympathique, qu'ai-je à lui offrir ? C'est en ces termes qu'il me faut penser. J'ai un emploi stable, c'est un

élément en ma faveur. Je pourrais demander la permission à M. Hippolyte pour accompagner Alison aux échographies et toute autre formalité du genre. Mon revenu me permettrait d'acheter des couches et du lait en poudre, dans le cas où elle ne pourrait pas allaiter. Je suis un type honnête, sans dépendances. Je parle le français réglementé par l'Alliance Française de Ciudad de Mexico. Ça me donne de la classe, même si mon emploi consiste à récurer des toilettes et à nettoyer des planchers. Je suis capable d'aimer, je ne demande que ça, qu'on m'accorde une chance, j'ai un réservoir de sentiments qui pourraient nourrir un clan au complet...

Je me suis placé à nouveau derrière la fenêtre. Michel était encore là ; à présent, il gesticulait nerveusement. Le conducteur de l'automobile semblait regarder vers mon appartement ; je voyais une cigarette s'iriser dans la pénombre. Tout à coup, comme ils ont sans doute vu que je les épiais derrière le rideau blanc de ma cuisine, l'automobile a démarré en trombe, crissant des pneus, et j'ai

vu Michel marcher d'un pas précipité, la panse flageolante, vers l'édifice. Il semblait extrêmement altéré, se parlant à lui-même.

Il avait l'air, en fait, d'un fou furieux, les yeux écarquillés, les cheveux hérissés, le corps parcouru d'un grelottement sinistre. J'ai eu un frisson d'horreur. Je ne savais pas quoi faire. La vérité c'est que Michel n'est pas un ami. Je le connais à peine. Je sais que c'est un glouton, des fois je l'entends ingurgiter sa soupe avec délectation, ce qui me dégoûte au plus haut point. Je sais aussi qu'il est encore célibataire ; souvent des gémissements enregistrés me parviennent à travers la mince brique, ce qui me pousse à chanter subitement à tue-tête ou à augmenter le volume de la télé. On ne peut pas dire que c'est un ami et malgré tout c'est le seul individu avec qui je parle dans l'immeuble. C'est si dur de se faire des amis dans ce pays. Mon Dieu, les étrangers ne se disent même pas bonjour dans la rue ! On ne me vaincra pas. Je m'en irai d'ici millionnaire, ou je partirai les pieds devant – et j'atteindrai mon but de manière honnête, en lavant des

toilettes, accédant ensuite au stade de réceptionniste et achetant finalement ce satané hôtel.

J'ai ouvert la fenêtre et lui ai demandé ce qui lui arrivait.

Il m'a fait signe qu'il venait me voir. Quelques secondes plus tard, je l'ai entendu escalader les marches de l'immeuble à toute vitesse.

Il est arrivé la peau écarlate, incapable de respirer en raison de l'exercice surhumain qu'il venait d'accomplir. Il a fait une pause dans le couloir pendant qu'il récupérait le souffle, la poitrine penchée vers l'avant, beuglant comme un veau. Je lui ai proposé un verre d'eau et il m'a fait comprendre qu'il le recevrait volontiers.

— De toute façon, réussit-il enfin à prononcer, je dois te parler sans que personne nous écoute.

On est entrés dans mon appartement. Je l'ai fait s'asseoir dans le sofa couleur moutarde et je suis allé chercher deux verres d'eau. Il a bu le sien d'un seul coup, j'ai cru que cela le calmerait ; au contraire, il s'est levé d'un bond, m'a remis le verre vide et a commencé à inspecter les murs de mon studio avec la paume droite écartée, pendant que son index gauche semblait capter des ondes, oscillant au rythme d'un sourd magnétisme. Il regardait dans tous les coins, soulevait ma lampe et mes chaussettes sales, déplaçait des livres dans la petite bibliothèque, laissant des sillons parallèles de poussière sur les tablettes.

— Ça va, il n'y a pas l'air d'avoir de microphones, Walter, s'écria-t-il, je vais y aller sans détours, et ne me demande pas d'entrer dans les détails. Ce que je fais en ce moment, c'est déjà beaucoup ; c'est déjà trop. C'est ma conscience, oui, mon humanité, qui me poussent à parler...

— Qui était le type dans la voiture? lui dis-je.

Michel a grimacé d'impatience.

— Ne me pose pas de questions et écoute-moi, dit-il, il faut que tu partes d'ici, je travaille pour eux, je suis faux, Walter, ils m'ont engagé à cause de ma ressemblance avec toi, et comme ma peau n'est pas assez foncée, je dois me faire rôtir régulièrement ! C'est un enfer !

— Je me disais aussi que t'as quelque chose de bizarre, lui dis-je. Tu vas dans un salon de bronzage ?

— De vrais pros sur l'avenue du Mont-Royal, si tu veux je te donne l'adresse, quoique pour moi c'est gratis !

Et comme il s'est rendu compte qu'il était en train de dévoiler de l'information de haut risque, il s'est couvert la bouche machinalement, avant de proférer, l'index en l'air :

— Ce sont des détails, ce n'est pas important ! Si tu veux tout savoir, je ne suis pas si gros que ça non plus, j'ai dû me soumettre à un régime de riz frit chinois et de poulet général Tao !

J'en ai eu l'eau à la bouche.

— T'as été chanceux, lui dis-je. Ça aussi, ils te l'ont payé ?

Michel a secoué la tête, indigné.

— Tu commets une grave erreur en prenant ce que je te dis à la légère ! dit-il en marchant à reculons, lançant des regards détraqués par la fenêtre. Mon seul défaut c'est que je suis trop sentimental, j'ai commencé à t'apprécier, peut-être à cause de la ressemblance forcée, qu'est-ce que j'en sais ! Ça ne devait pas se passer comme ça ! Alors rappelle-toi : c'est *toi* qu'ils veulent, je suis ici pour te remplacer quand ils t'auront éliminé, tout ça c'est du théâtre pour ceux qui ne sont *pas* dans le coup !

Et disant ceci, il m'a jeté un dernier regard dans lequel j'ai perçu un horrible mélange de panique et d'affection, et il a descendu les marches à toute vitesse, comme un sanglier pourchassé.

*18 mars*

La journée a eu des teintes d'automne, même si le printemps ne fait que commencer. La lumière se stationnait à ras le sol, et les bouffées de fraîcheur que relâchait la terre humide donnaient au paysage un air vaporeux et mélancolique.

Une angoisse m'a rempli la gorge. J'ai eu envie de tronquer mon rêve québécois et de prendre le premier avion en direction de la maison. En sortant du travail, j'avais traversé le centre-ville à pied et abouti au parc La Fontaine. Adossé à un arbre au bord du lac, les yeux rivés au fond de l'eau, j'ai eu envie de pleurer.

Je ne me sens pas très bien dernièrement, je dois l'admettre. Tout est très étrange dans le quartier, les maisons semblent habitées par des spectres, les commerces ferment plus tôt que l'heure inscrite. J'essaie de plus en plus de ne pas m'y promener, je rallonge mes journées de travail, je profite du beau temps

qui commence et je marche près de l'Oratoire. Là-bas, je me sens toujours protégé.

Dix mois ici et je ne me suis pas fait un seul ami, sans parler d'une copine, ça commence à me peser. Il y a eu Youssouf, qui a été mis dehors pour vol ; à la longue, il m'aurait corrompu et j'aurais fini par faire la même chose que lui. Peut-être que, dans un certain sens, tout ça lui est arrivé pour m'épargner, *moi*. Pauvre Youssouf, je l'aimais bien. Qu'en est-il de lui ? Qui sait si avec ce nom il pourra trouver un travail qui vaille la peine. *Allah* s'occupera sans doute de lui.

Et il y a Michel. Je ne l'ai pas revu depuis notre conversation, il y a deux semaines. Je ne l'entends plus exécuter sa manœuvre habituelle devant l'ordinateur, c'est déjà une horreur dont je me sauve. Son explosion de révélations m'a semblé suspecte ; il était si clairement hors de lui que je me suis demandé s'il n'était pas sous l'effet d'une drogue puissante que le type dans la voiture

venait de lui vendre. On m'a dit que cette ville est inondée de psychotropes, que tu ne peux pas marcher deux rues sans que ne s'échappe d'une maison l'arôme âcre de l'herbe en combustion. Une chance que je n'ai jamais touché à la drogue ; il paraît qu'on est le seul à ne pas se rendre compte qu'on perd les pédales.

Je me suis levé d'un bond de ma table, décidé à tirer cet imbroglio au clair. On allait bientôt voir si tout ça était un jeu, si j'étais vraiment le souffre-douleur du quartier. Je devais parler à quelqu'un de confiance et je me suis rendu compte, mon dieu, qu'il n'y a personne que je puisse qualifier de la sorte. J'ai pensé aller au Dollarama et dire à Alison, en guise d'introduction, que j'aimerais la connaître mieux, bien sûr que je te verrais comme ma fiancée, aie pitié de moi, j'ai furieusement besoin d'une femme, tout homme doit se marier, on ne peut pas passer toute sa vie à manger des plats surgelés, il doit y avoir un peu de tendresse et de compréhension, une motivation à continuer, du paprika sur les œufs, un jarret de porc qui

grille dans le four pendant que les enfants jouent à la marelle, voilà la vie, pas ce train-train absurde, aller à l'hôtel, laver des toilettes et revenir seul dans cette chambre puante – et tout recommencer le lendemain.

Ensuite je me suis dit je dois me mettre en forme, ce n'est pas vrai que l'essentiel est à l'intérieur, tout le monde a son charme, certes, par contre il faut le faire ressortir, cesse de manger comme un désillusionné, fais un peu d'exercice, mets-toi à la nage, me dis-je, en essayant de me convaincre, sûrement que ça aidera à dissiper cette nappe de brouillard que je transporte partout avec moi, ce rideau de fumée qui est une autre manière de nommer ma neurasthénie, oui, tu es *sympathique*, les gens *t'aiment bien*, comme Alison te l'a dit, il n'y a pas une pincée de méchanceté dans tes yeux, celle qui prendra le temps de te connaître découvrira un trésor, elle doit juste faire un effort.

Ma main serrait la poignée de la porte, et que penserait Alison si elle savait tout ce que

j'imagine à cause d'elle, dirait-elle encore qu'elle me trouve agréable ou partirait-elle plutôt en courant ? Rappelle-toi, me dis-je, et pense bien à ce que tu vas faire, elle t'a dit qu'elle ne pouvait pas te parler, sous-entendant qu'elle était contrôlée par une force externe ou quelque autre infamie de la sorte, les termes employés ne furent pas si énergiques, bien entendu, or elle a fait une grimace qui en disait long, comme si le fait d'être un trafiquant de drogue, un voyou, devait absolument disqualifier un prétendant – ce n'est pas plutôt le contraire ?

La situation est à ce point grave, pensai-je en descendant l'escalier de l'édifice, que la seule personne digne de confiance dans le quartier est une demoiselle avec laquelle j'ai à peine parlé deux fois et que j'imagine déjà en train d'épouser ! Ensuite une voix me disait, la voix de la raison, c'est normal, Walter, tout ça est normal, tu es tout le temps seul, ce n'est pas ton pays, tu as déjà 43 ans et tu veux te marier, même que juste faire l'amour de temps en temps ne serait pas mal, tu vas y arriver un jour, ne t'en fais pas,

commence par t'aimer et les choses iront en s'améliorant. Merci, me dis-je à moi-même, ému, subitement plein d'espoir, c'était sans doute le Saint-Esprit qui me parlait, ou ma mère qui veillait sur moi, *quelqu'un*, en tout cas, avait pitié de moi à ce moment.

Je montais la légère côte où est sis le restaurant Mike's, la vérité c'est que j'ai pensé que les choses se passeraient mieux pour moi ici, je m'étais dit au diable la chaleur et les plages, de toute façon je n'y vais pas si souvent que ça, je suis confiné à la capitale mexicaine, adieu à la cuisine succulente, un changement de régime ne me fera pas de tort, adieu au chaos, ça par exemple je ne m'en ennuierais pas, au moins ici à Montréal je serai sain et sauf, on ne me tuera pas dans la rue pour quelques sous, ici ma femme ne m'attaquera pas avec une paire de ciseaux.

On m'avait assuré que j'aurais un bon travail, mon niveau de français est optimal selon les standards de l'Alliance Française, madame Pinel qui me voyait comme son

pupille avait les larmes aux yeux le jour du dernier cours arrivé, elle était étonnée de la vitesse à laquelle un type de mon âge avait appris, elle a mis une main sur mon avant-bras comme l'a fait Alison l'autre jour et, en me regardant avec une bienveillance infinie, elle m'a dit tu vas aller loin Walter, tu pourras faire ce que tu veux, tous les employeurs seront à tes pieds, c'est rare de dénicher un candidat avec ton éventail de qualités humaines, c'est comme ça que ça fonctionne là-bas, tu dois juste y mettre de l'effort et de la foi. Qu'est-ce que je vais être là-bas, si ici je ne suis rien ? lui demandai-je. Ne te dévalorise pas, me disait madame Pinel, voilà ton erreur, le Québec est fait comme ça, les gens sont accueillants, les parcs ont des lacs immenses et tous les arbres sont bien taillés, sans compter qu'il y a des emplois à profusion, et dans tous les domaines.

Est-ce que le Québec est mieux que la France, madame Pinel ? Elle est restée interdite une seconde et a regardé d'un côté vers l'autre pour s'assurer qu'on n'était pas

en train de nous écouter, bien que sûr que si, me dit-elle, même que les Français se sont lancés à la reconquête et ils atterrissent là-bas par dizaines de milliers, tu imagines ? Il y en a plein ! Surtout des jeunes, ce que toi et moi ne sommes plus, hélas ! Eux qui sont si orgueilleux sont aussi à la recherche du rêve québécois, le climat social est plus sain et il y a beaucoup d'argent qui circule, ce n'est pas pour rien que c'est la nouvelle terre des opportunités, à présent que les États-Unis sont en train d'implorer.

C'est ce que m'avait dit madame Pinel, et il n'en fallait pas plus pour que j'en reste émerveillé, les yeux remplis d'étoiles, les mois avant de réussir à émigrer m'ont semblé interminables, je ne supportais plus le Mexique, à tel point qu'en arrivant j'ai fui tous les Mexicains que je croisais, c'est qu'il y en avait un à chaque coin de rue, ou presque, je me voyais déjà en homme d'affaires, en ingénieur sanitaire influent, vêtu d'un complet bleu foncé et portant une valise de cuir, avec mon français dextrement

parlé je ne voyais pas pourquoi je ne réussirais pas.

Maintenant j'aurais seulement voulu ne pas croire à la magie, je n'ai pas pensé que pour atteindre ce niveau je devais commencer quelque part très en dessous, c'est ce qu'il y a de plus normal, me dis-je, à mon âge c'est quelque chose que j'aurais dû savoir, j'ai avalé tout rond sans le digérer le conte de fées de madame Pinel, ce n'est pas de sa faute, bien sûr, quoique c'est un peu de sa faute, qui sait si en réalité elle n'est pas un agent infiltré du gouvernement canadien pour mener en bateau des camions entiers d'immigrants, tous destinés à remplir les emplois que personne ne veut, des tâches pourtant nécessaires, l'entretien ménager dans les bureaux distingués, cueillir les fruits sous la chaleur écrasante, ça a du sens ce que je pense, me dis-je plus calme, en poussant la porte du Dollarama.

C'était l'heure de pointe, alors elle ne m'a pas aperçu, elle était là pourtant, fronçant les sourcils en raison du va-et-vient, le long

comptoir des caissières débordait de clients parmi lesquels j'ai repéré quelques-uns des vieillards les plus illustres du quartier, achetant du pain blanc en paquet familial, des conserves géantes de raviolis et des bouteilles de deux litres de Sexy Cola, moi aussi depuis le début je suis tombé en amour avec ce magasin, nulle part ailleurs on trouve de la nourriture si savoureuse et si bon marché, des objets pour la maison, nappes, rideaux de douche, ustensiles de métal argenté, il y a même une section quincaillerie très bien approvisionnée, tout est de la meilleure qualité et au prix le plus convenable pour le budget de la ménagère d'aujourd'hui. C'est aussi le paradis du célibataire anonyme, de celui ou celle qui n'a jamais trouvé d'homme ou de femme, qui a dû se débrouiller seul depuis un jeune âge et ça n'a jamais changé, ils ouvrent un magasin dans chaque quartier parce qu'ils savent que cette espèce à laquelle j'appartiens désormais pullule par milliers dans les villes du monde moderne, c'est le nouveau marché, la force motrice de l'économie, se préparant tout seuls la soupe de nouilles, tout seuls faisant

le lavage et décrassant la salle de bain, ils doivent travailler le double, en plus, car les loyers sont si chers, alors tu les vois se pointer au Dollarama en premier avec un air timide parce qu'ils pensent que c'est mal vu sortir de là, ensuite avec désinvolture quand ils comprennent que tout le monde y va car il y trouve son compte et les produits viennent de Chine et permettent de faire des économies.

M'entendant énumérer les merveilles de ce magasin Youssouf me disait tu devrais travailler là à la place de l'hôtel, ils paient presque le même salaire selon ce que j'ai compris et en plus tu aurais des rabais, tu serais sacrément heureux, tu ne crois pas ? Je lui disais que je préférais que ça soit à petites doses, il ne fallait pas non plus exagérer, ce n'était pas le ciel sur terre, seulement un endroit très pratique, n'est-ce pas ? Et toujours si propre, avec une agréable marque d'entreprise de couleur verte et jaune qui évoque le billet qui est si sacré pour tous.

Je me rappelle que pendant la balade en campagne Youssouf m'avait demandé si j'avais une amoureuse, je n'avais pas voulu entrer dans les détails parce qu'il n'y avait pas de détails à raconter, Alison n'était pas encore mon amoureuse et elle ne l'est toujours pas, bien entendu, elle m'a à peine ouvert un peu la porte en me disant qu'elle me trouve sympathique, ce qui est énorme, dois-je admettre, il y a aussi ce halo de protection qui nous enveloppe quand on parle dans la rue, cette préoccupation tacite pour que rien de mal ne nous arrive, maintenant les choses semblent être en voie de s'affirmer, si nous réussissons à tirer cette situation au clair la prochaine étape sera sans doute l'invitation au café puis la sortie au cinéma, je dois me dépêcher parce qu'une fille comme ça, blonde et pas trop grande, éveille des ambitions mal tournées.

De peur qu'il ne me trouve ridicule, je n'avais pas voulu dévoiler à Youssouf la raison secrète pour laquelle j'allais si souvent au Dollarama, j'aimais voir comment, par une intuition qu'elle seule possède, la

semblance d'Alison change devant chaque client, quand c'est un vieux amer qui se présente à la caisse ses sourcils se plissent, elle demeure cordiale et pourtant il est clair qu'elle a capté l'essence du vieux qu'elle a devant elle. Par contre, quand c'est un vieux gentil, une légèreté lui dégage le front, sa petite bouche blonde s'allume d'une lumière pure, c'est la communion des humains dans sa plus simple expression, miracle de la vie quotidienne, et j'assiste ébahi à ce spectacle, caché derrière les étagères remplies de l'attirail du temps des Fêtes ou de la Saint-Valentin.

Alison était là, travaillant fièrement à sa caisse, *bonjour, c'est vingt-trois dollars, merci madame, bonne journée*, cette admirable dignité, son talent de rendre un peu plus agréable la journée de chaque client, de chaque personne qu'elle croise, cette manière d'incarner la marque qui l'emploie, un exemple de professionnalisme pour quiconque aurait honte de son travail, elle avance dans la vie sans complexes, et quoiqu'elle ne m'ait rien dit de tout ça, ce

sont des perceptions que j'ai eues basées sur sa posture et ses gestes.

La file des clients serpentait tout au long des étagères pleines de friandises, installées là pour appâter quiconque ressentirait une faiblesse pendant l'attente. Il y avait six clients devant moi. J'ai happé deux paires de chocolats Twix et quand j'ai levé les yeux, j'ai vu le regard troublé d'Alison posé sur moi, j'y ai lu une horreur viscérale de tout ce que je représente, et ce que je craignais le plus, l'exaspération primaire devant mon insistance et ma balourdise.

J'ai attendu avec patience que ce fût mon tour, elle agissait à présent de manière nerveuse, j'ai remarqué que ses mains tremblaient et qu'elle pouvait à peine introduire les achats des clients dans les sacs de plastique. Quand elle a fini avec le client devant moi, je l'ai vue gonfler la poitrine et prendre une grande respiration, et m'avançant vers elle, à ma grande surprise elle a fait comme si elle ne me connaissait pas, elle m'a regardé avec une neutralité

implacable, a passé les Twix dans le scanner et m'a informé du prix à payer !

Rien n'a réussi à terrasser cette attitude endurcie. Mes pirouettes étaient celles du chien suppliant son maître de ne pas l'abandonner au bord de l'autoroute. À la fin, un nœud s'est formé dans ma gorge ; un peu plus et je me mettais à pleurer. En écrivant ceci, je ressens un certain remords devant mon émotivité, et malgré tout, elle me semble justifiée, car être ignoré de la sorte est pire qu'une gifle, c'est une façon peu artificieuse d'envoyer quelqu'un au diable. Les clients derrière moi s'impatientsaient et commençaient à prononcer des insultes. Je suis sorti du magasin en courant et j'ai mangé les barres de chocolat avec un furieux désespoir.

*24 mars*

Aujourd'hui je me suis rendu compte que je marche sur la pointe des pieds, même dans ma propre demeure. J'ai été surpris en passant devant le miroir qui côtoie la télé : mon dos s'est voûté et je suis constamment hérissé, comme un chat. Après une analyse approfondie j'en suis arrivé à la conclusion que je suis plus laid que jamais. Je n'ai pas fleuri avec le printemps, au contraire, mes yeux se sont enfoncés, ma peau a perdu sa teinte de cannelle, le soleil me passe par-dessus comme sur le cuir glissant d'une baleine. J'ai palpé mon cou : qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'ai plus de cou. Ma poitrine est symétrique et très semblable à mon derrière.

Il manque une demi-heure avant d'aller prendre le bus pour le travail. Je me couche face vers le haut sur le lit, les lumières éteintes, en gémissant. Dehors c'est encore la nuit. Mon travail. Je vais me tuer dans ma carrière, comme disent les professionnels, je

vais m'y abandonner entièrement pour ne pas penser à tout le reste. Sauf que dans mon cas il n'y a aucune possibilité de gravir des échelons. Si je ne commets aucune brutalité, par exemple traîner M. Hippolyte de la barbichette et le balancer dans la rue, ou tenter d'embrasser de force une des femmes de chambre, je pourrais me pensionner de l'hôtel en tant que préposé à la désinfection.

Ces derniers temps j'ai senti que les réceptionnistes me regardent du coin de l'œil, comme si ma présence les préoccupait. L'autre jour elles se sentaient très gaillardes entre elles, leurs collègues garçons n'étaient pas là et elles m'ont demandé avec une ironie presque imperceptible si j'avais laissé ma femme et mes enfants au Mexique, sous-entendant qu'elles savent qu'autant ici que là-bas je suis seul, et qu'à mon âge c'est une anomalie de ne pas partager ma vie avec une personne qui m'est chère. Je me suis éloigné. Je les ai entendues chuchoter derrière moi et l'une d'elles a émis un petit rire impudique, comme si elle m'avait imaginé à poil. Dans dix minutes je dois aller

à l'hôtel. Aujourd'hui M. Hippolyte sera absent : il doit emmener sa petite chienne au vétérinaire.

J'avale ma salive bruyamment. Je me concentre sur ma respiration difficile, mon poumon droit semble avoir un trou par lequel s'échappe un sifflement. Je n'ose pas bouger dans mon lit ; les grincements des ressorts du matelas m'effraient. Au loin, sûrement au quatrième étage, une fontaine se décharge en spirale ; quelqu'un vient d'aller aux toilettes : un autre vaillant travailleur comme moi.

Il me semble avoir mis le doigt sur la cause de mon angoisse : ce n'est pas tant ce que j'ai vu dans le miroir, comme le reflet qui n'y est plus. Michel, mon sosie québécois. Où est-il parti ? Il ne me manque pas, bien sûr que non, quoiqu'en ce moment cela me tranquilliserait de parler avec lui, savoir que tout va bien. C'est ce qui me tenaillait la gorge ; le seul fait d'avoir identifié la source de mon anxiété la calme légèrement.

Je me lève avec précaution de mon lit et je marche sur les orteils, comme si cela pouvait empêcher le plancher de craquer. Je rentre dans le placard et j'approche mon oreille du trou : je n'entends absolument rien, à part le tranquille ronronnement du frigo. La porte du côté de Michel est entrouverte, comme il m'a dit qu'il la laisserait ; je parviens à voir à l'intérieur de chez lui. Je l'appelle à voix basse : « Michel, es-tu là ? » Personne qui bouge dans le lit ou qui murmure : « Oui Walter, je suis là. Maintenant laisse-moi dormir ». Le silence spectral.

Ma peau se hérissé, je sors du placard, pris d'une terreur glacée... J'enlace mes souliers à une vitesse indomptable, happe mon manteau et mon sac à dos et, muni d'une dextérité que je ne me connaissais pas, je cours jusqu'à l'arrêt de bus comme un possédé, heureux d'être délivré de mes tourments par le travail.

*1er avril*

Ne pas sous-estimer la vigueur de l'homme qui passe la vadrouille, une lueur sauvage ondoyant dans les yeux. L'une des femmes de chambre, les bras pleins de serviettes propres, a soutenu mon regard pendant deux secondes alors qu'elle marchait dans le sens contraire, et comme je lui disais de ne pas se casser la figure sur le plancher mouillé, elle m'a répondu, avec un brin de malice : « Tu es très bon pour laver le plancher, Walter ». Il m'a semblé qu'elle était impressionnée par la puissance de mes gestes et par ma voix inflexible, péremptoire.

À 16:30 j'ai enlevé mon uniforme et me suis mis une chemise de manches longues propre. J'ai mouillé mes cheveux et les ai peignés. Le plus important était de donner l'impression d'être un homme honnête, digne de confiance, un bon citoyen sincèrement préoccupé par la qualité de vie et le civisme qui ont tendance à se perdre, même dans un pays développé comme celui-ci.

À la ligne verte du métro s'est ensuivi l'autobus 94 rempli de citoyens heureux, de couples qui se caressaient les mains avec impudence, se parlant doucement à l'oreille, des familles souriantes et pacifiques berçant des enfants paisibles, tous enivrés par le début du printemps.

En descendant au coin d'Iberville et Saint-Joseph j'ai vu l'édifice avec l'étoile bleue numéro 44 se dresser au loin et je me suis rappelé du regard impressionné de la femme de chambre quand elle est passée à côté de moi, cette trace de séduction qu'il y avait dans sa voix languide : « Tu passes la serpillère comme un champion, Walter ». J'allais leur parler à eux avec la même conviction que j'avais ressentie devant elle.

Un policier très jeune m'a servi, qui se comportait malgré son âge avec un indéniable professionnalisme. Sa chemise bleue était parfaitement repassée, je ne lui ai pas demandé s'il vit encore avec sa mère ou si c'est sa jeune épouse qui s'occupe de ses

vêtements, quoique dans ce pays, selon ce que j'en suis venu à comprendre, l'homme doit se débrouiller et accomplir les tâches qui d'habitude sont attribuées à la femme, les limites traditionnelles se sont effacées, ça a débuté par les corvées domestiques et maintenant les sexes sont en train de se fusionner, on ne sait plus qui est qui, si l'on doit, ou si on a le droit de dire monsieur ou madame, ce jeune homme par contre bougeait derrière la vitre blindée avec une dextérité robotique, son visage rasé de frais, ses cheveux pommadés, ses traits d'une finesse presque féminine.

Il a posé sur moi un regard impartial. Il avait sans doute été entraîné pour ne pas laisser transparaître le moindre jugement devant quiconque se présenterait au poste : une tactique pour que le suspect se sente en confiance et se confesse. Je n'allais pas là pour me rendre, je n'ai causé aucun tort à personne, au contraire, pensai-je pour me tranquilliser, car le regard du jeune policier commençait à me rendre inconfortable, on devrait me donner un prix à l'immigrant pour

la manière dont je me suis intégré à cette culture, j'ai trouvé un bon travail, je paie mon loyer ponctuellement, je parle français et je ne sais pas parler anglais, j'adore la poutine et la bière artisanale, et aux prochaines élections je jure que je voterai pour le parti libéral, bienfaiteur des immigrants.

J'étais en train de suer comme un porc et je n'avais encore réussi à rien dire. L'expression faciale du policier changeait graduellement : son équanimité s'est fissurée, laissant apparaître une ombre d'impatience. Son sourcil gauche s'est arqué et il m'a tendu un mouchoir dans l'ouverture inférieure de la vitre.

Il m'a demandé si j'avais des papiers d'identité.

— Ce n'est pas pour moi que je viens, dis-je enfin, je préfère garder l'anonymat.

Il m'a regardé un moment sans dire mot.

— Comme vous voudrez, dit-il. Alors qu'est-ce qui ce qui vous emmène?

— Mon voisin, lui dis-je, et je sentais un poids se lever de ma poitrine, mon voisin Michel a disparu.

L'agent a cessé de gribouiller et a levé les yeux.

— Comment ça ? Depuis combien de temps ?

Ça faisait près d'un mois que je n'avais pas de ses nouvelles, lui dis-je. Il me demanda si je le voyais régulièrement ? Même pas – je *l'entendais*, par contre. C'était un consommateur enthousiaste de pornographie et il avait aussi cette énervante manie de déplacer des meubles. Maintenant seul régnait le silence.

Le policier m'a demandé pourquoi Michel aurait-il dû me dire ce qu'il fait et où il va ? Étions-nous proches à ce point ?

Non, lui dis-je, quoique c'était une espèce d'ami.

— Alors qu'est-ce qui vous préoccupe ? De quel pays venez-vous, monsieur ?

Le flic m'avait demandé ça à brûle-pourpoint. Sa gentillesse s'était dissipée et à présent dans son visage de néophyte faisait surface une éruption violacée de mauvais augure, due sans doute à une pulsion de violence réprimée.

— Et quel est le rapport, monsieur ? Je suis Mexicain.

Il a fait une moue.

— Je vois ! dit-il. Là-bas dans le coin du Nicaragua et d'El Salvador.

Je lui ai expliqué que ça c'est l'Amérique Centrale. Les Mexicains, nous sommes autant Nord-Américains que vous, les Canadiens.

— Bien entendu, dit le jeune homme.

Il s'est gratté le visage, me regardant maintenant légèrement amusé.

— Vous avez des papiers, oui ou non ?  
Êtes-vous un citoyen de ce pays ?

— Je suis ici légalement, monsieur. J'ai même étudié à l'Alliance Française avant d'immigrer.

— Et c'est quoi ça ?

Je lui ai dit que mon rêve c'est d'être un Québécois. Comme vous, j'aime être dorloté par l'État. Même qu'on pourrait me convaincre d'être en faveur de l'indépendance. Je ne suis pas une mauvaise personne, monsieur l'agent, lui dis-je. J'avais dû faire un effort immense pour rapporter la disparition de mon voisin à la station de police. J'avais pensé que je pourrais venir parler à un policier sans être jugé.

L'agent s'est éclairci la gorge. J'ai vu que je l'avais incommodé, lui rappelant la mission supposément démocratique de la force qu'il représente.

Il a arraché une feuille d'un bloc, me l'a tendue sous la vitre et m'a demandé avec réticence d'y écrire mon adresse.

J'ai griffonné l'information d'une main tremblante.

Au moins qu'ils aillent faire une petite ronde, l'implorai-je, mon voisin m'avait *impliqué* dans cette histoire avant de disparaître, comprenait-il ? C'était pour cette raison, avant tout, que j'étais allé les voir.

— Comment ça il vous a impliqué ?

— Il m'a dit que c'est *moi* qu'ils voulaient, quelque chose comme ça qu'il m'a dit. Qu'il était là pour me remplacer, parce que c'est mon double.

— C'est absurde.

J'avais pensé la même chose, lui dis-je, et j'aurais continué de trouver ça risible si ce n'était de tout ce temps qui était passé...

Je n'ai pas pu terminer ma phrase, mon sang se glaçant d'un bloc. Trois mètres derrière le policier, une silhouette avançait dans la pénombre et s'arrêtait tout juste avant d'entrer dans le périmètre de lumière de l'ampoule. J'ai même laissé échapper un cri étouffé et je l'ai pointée du doigt. L'agent de l'éruption cutanée a suivi, bouche bée, la trajectoire que signalait mon doigt, faisant pivoter sa chaise, et en se rendant compte de qui se trouvait derrière lui, il a redressé sa posture derechef sur le dossier.

Ils ont échangé des mots ; la voix de l'homme du fond était étrangement monocorde, l'intonation d'un fonctionnaire fatigué de donner des ordres. Ce fait, d'une manière ou l'autre, m'a calmé, or, lorsque j'ai vu qu'il avançait et sortait de la pénombre en se plaçant sous l'ampoule, j'ai fait un mouvement instinctif vers l'arrière. Je

n'avais jamais vu ce visage et cependant, il me paraissait familier : barbe grise taillée et mâchoire distinguée, oreilles pointues, prunelles féroces. Il s'est approché de la vitre blindée en me regardant dans les yeux.

C'était le capitaine du poste 44, rien de moins. Il avait écouté mon histoire, me dit-il. Lui pardonnerais-je sa franchise s'il affirmait que je souffre fort probablement de problèmes mentaux ? On pouvait même avancer que c'est de la paranoïa aiguë, sommes-nous d'accord ? Peut-être que j'avais dépassé les bornes en allant les voir pour cette bagatelle. Je devais être très isolé. C'est quelque chose qui arrive à beaucoup d'immigrants, malheureusement. Sous ses airs d'ouverture, le Québec est une société très fermée sur elle-même. Sûrement qu'à un moment donné je commencerai à m'intégrer et à me sentir mieux. Il me conseillait entre-temps de chercher de l'aide professionnelle.

J'ai failli me mettre à pleurer. C'était des paroles sages assaisonnées d'une touche de

malignité. J'ai eu l'impression malgré tout que cet individu était fâché, autant parce que cela l'exaspérait de devoir me déballer son discours, que parce qu'il était d'une certaine façon surpris de me voir là. Il m'a semblé, en d'autres mots, qu'il suivait une tactique et que son objectif était de m'humilier pour que je sorte de la station de police en doutant de moi-même et de mes perceptions. À l'évidence, sous ses grands airs féodaux, il croyait être en train de me leurrer ; c'était méconnaître la malice indigène, ingrédient qui au contraire me donnait un avantage indéniable à *moi* sur lui.

— Si j'étais vous, j'arrêterais de penser à ça ! ajouta-t-il. Je suis sûr que votre voisin a préféré déménager au lieu de vous avouer qu'il était en train de délirer. Il y a beaucoup de fous dans cette ville, vous savez...

Son indolence forcée m'a semblé moins que convaincante ; au contraire, elle m'a préoccupé davantage.

— Comment pouvez-vous savoir tout ça ? lui dis-je sans le moindre égard. Si vous ne savez même pas de qui je suis en train de parler !

Le ton de ma voix ne lui a pas plu du tout. Il a enflé la poitrine ; le jeune officier a déplacé sa chaise dans un mouvement latéral. Le capitaine m'a pointé du doigt et l'a fait tambouriner sur la vitre qui nous séparait.

— C'est ce que vous croyez ! clama-t-il en se submergeant à nouveau dans les ténèbres.

*7 avril*

Ma visite à la station de police a de toute évidence déclenché une horrificante chaîne d'évènements. Sinon, quoi d'autre ? Le capitaine a flairé l'odeur de poisson dans mon histoire, malgré son baratin qui se voulait rassurant. Pourquoi alors la scène qui a eu lieu ce matin, tout ce vacarme dans la rue, les voisins, vieillards, chômeurs et assistés sociaux qui sont sortis de leur maison pour potiner ? C'était la première fois depuis longtemps qu'il se passait quelque chose digne de mention par ici ! N'est-ce pas ?

Vers 10:00 du matin une imposante Buick Riviera vert foncé des années 1970 s'est stationnée avec fracas devant l'édifice. Après quelques secondes, un type portant une moustache et un imperméable marron s'est extrait de la voiture en se reniflant les doigts de la main droite. La gravité de son expression a attiré mon attention ; sans savoir qui c'était ou ce qu'il faisait, il inspirait instinctivement un respect de tous les diables.

Le grincement des pneus de la Buick avait secoué de leur paresse tous les désœuvrés du voisinage, signe précurseur d'un déchirement comme ils n'en connaîtraient pas de second.

Ils sont sortis en masse. À la lumière du jour, j'ai pu apercevoir qui étaient ceux qui m'espionnaient derrière les rideaux : des visages grossiers, yeux bovins irrités, pas tant les vieillards comme leurs enfants dans la soixantaine qui n'avaient pas encore quitté le nid familial, et derrière eux j'ai vu s'avancer dans l'ombre les patriarches fissurés appuyés sur leurs déambulateurs, grommelant une litanie sibylline sans leurs dentiers.

Ils se sont campés aux fenêtres, d'autres sont sortis sur leurs balcons. Un frisson m'a électrisé en constatant que dans ce quartier il n'y a aucun enfant : tout le monde est soit horrible, soit vieux ; même les chats marchent avec une précaution centenaire.

L'inconnu de la Buick avait capté la totalité de la scène d'un coup d'œil

circulaire ; en un tournemain il a su avec qui il avait affaire, tout compte fait rien de très impressionnant, semblait-il se dire, car ses joues se raidissaient sous une mimique de suffisance. Le comité des farfouilleurs avait été séduit par l'allure de chaloupe de la voiture verte et par l'accoutrement de celui qui la conduisait, son imperméable de détective et ses chaussures en cuir qui claquaient sur le sol à chacun de ses pas. Tous le regardaient les yeux brillants d'admiration, pressentant qu'il devait occuper une fonction importante.

En exécutant un pas vers l'arrière j'ai décidé moi aussi de m'enquérir de ce visiteur, et j'ai constaté stupéfait, dans le reflet de la fenêtre, que mon visage avait la même expression éberluée que celle de mes voisins. L'inconnu avait atteint son but, me dis-je, à savoir imposer la loi par sa seule présence.

J'ai dévalé comme un tonneau l'escalier de l'édifice, la masse de mon corps qui se précipitait dans le vide vrombissant par-delà

les murs. Quand j'ai ouvert la porte de l'entrée, l'inconnu de l'imperméable était là à attendre l'animal qui allait sortir de la cage.

— Il y a une urgence ? me dit-il en soulevant le coin de sa bouche.

J'ai fait non de la tête. Il m'a regardé pendant un moment d'un air divertí, comme s'il ne savait pas quoi penser de moi, et après avoir jeté une autre œillade à la foule réunie autour de lui, satisfait de l'impression qu'il avait produite, il a annoncé à voix haute :

— En réalité je n'ai pas pensé que j'aurais un tel accueil. Excusez-moi de vous poser la question : vous n'avez rien d'autre à faire ?

Une des vieillardes qui habitent l'édifice d'en face a fait quelques pas tremblotants vers l'avant dans son habit rose de fillette.

— Pardonnez-nous plutôt l'indiscrétion, dit-elle, beaucoup parmi nous sont déjà retraités, d'autres n'ont jamais travaillé,

d'autres n'ont pas encore trouvé de job. On n'a pas la chance d'être jeune comme vous.

Et après une pause, pendant laquelle l'homme de l'imperméable, qui doit avoir cinquante-cinq ans, s'est reniflé les doigts avec délectation suite au compliment qu'il venait de recevoir, la vieillearde lui a demandé : — Et vous, qui êtes-vous, monsieur ?

— Ah ! Et pourquoi je devrais vous dire qui je suis ? C'est un secret d'État. Et maintenant, si vous me permettez...

Il a sorti un téléphone de sa poche et, après avoir vérifié que l'inscription correspondait avec l'adresse de l'immeuble, il a claqué les talons sur le trottoir et s'est introduit d'un bond dans le hall d'entrée, me frôlant la bedaine au passage.

Le public de vieillards et de chômeurs a poussé un mugissement de déception et s'est égrené sur-le-champ, résigné à ne rien savoir de plus sur l'inconnu et à la fois déjà

indifférent à son égard, prêt à diriger son attention sur la bagatelle qui eût le mérite de rendre unique le prochain instant.

Pour ma part, la seule chose que je pouvais faire était de le suivre, puisque c'est ici que j'habite. Il a commencé à monter l'escalier ; je voyais sa gabardine flotter derrière lui comme une cape, sa main gauche se glissant sur la balustrade et sa main droite invisible devant lui. Même si je marchais derrière lui d'un pas prudent, il a senti ma présence et s'est retourné d'un mouvement brusque, l'imperméable voletant synchroniquement autour de lui.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il sévèrement. *Ils* vous envoient ?

— De qui parlez-vous ? dis-je. J'habite ici.

— C'est vrai, dit-il. Vous pouvez peut-être m'aider. Je cherche l'appartement de Michel Malo.

— C'est mon voisin, exhalai-je, libéré. Ça fait plus d'un mois que je n'ai pas de ses nouvelles !

— Longtemps, n'est-ce pas ? dit-il avec un sourire déplacé.

On a marché dans le couloir. Je l'ai regardé du coin de l'œil et il était en train de me regarder du coin de l'œil.

— Votre nom ?

— Walter Vaca.

— Italien ?

— De peu !

— C'est-à-dire ?

— Mexicain.

— C'est encore mieux.

Comme nous arrivions au fond du palier et que je lui faisais signe que c'était ici, il a murmuré :

— Will Gamache, Bureau du coroner. À votre service.

Interdit, je lui ai demandé ce que venait faire ici un médecin légiste.

Il m'a dit que dans un contexte de pénurie de main-d'œuvre, c'est une pratique courante dans le milieu. Aucun enquêteur n'avait pu être assigné à ce dossier, alors ils avaient fait appel à ses services. Ça ne signifiait pas forcément qu'il était arrivé malheur à mon ami – je n'avais pas à m'inquiéter inutilement. Non, je pouvais continuer ma vie en toute quiétude. Je n'avais qu'à le laisser faire son travail et je verrais que tout se passerait bien. Ce n'était qu'une formalité.

Il irradiait un ascendant glacial, sans pour autant inspirer confiance, assurément en raison de la subtile fanfaronnade de ses gestes. Il se reniflait les doigts avec une telle

intensité que ça donnait envie, sinon de sentir à mon tour, à tout le moins de lui demander ce que ça sentait. La pantomime qu'il avait exécutée en descendant de sa Buick se prolongeait à l'intérieur de l'édifice, alors que j'étais son seul public. Il piétinait le pas de la porte de Michel, les bras derrière la ceinture, le menton braqué contre sa poitrine, dans une pose de profonde réflexion, concentré jusqu'au point où il ne remarquait plus ma présence.

À la fin de son manège, arrêtant sa marche, il a signalé ma porte et a dit :

— Vous pouvez incorporer votre chambre, monsieur Vaca. Si j'ai besoin de quelque chose, je viendrai vous voir.

Je me suis exécuté. Le ton de voix impérieux du coroner confirmait son expérience ; cela m'a tranquilisé. Le fait qu'il conduise une voiture de l'antiquité, de type péniche, m'a semblé douteux, car j'aurais imaginé un coroner arrivant dans un véhicule officiel. Or je devais faire confiance

aux autorités, me dis-je : il était venu faire son travail, sinon quoi d'autre ? C'était une raison de me réjouir, au contraire, car mon anxiété semblait avoir été prise au sérieux par les policiers, malgré le fait que le capitaine de la station m'ait suggéré de consulter.

Assis sur mon sofa jaune, j'écoutais les pas lourds du coroner Gamache parcourir l'appartement minuscule de Michel, en reniflant très fort. Il a bougé le lit, secoué les draps. Il a ouvert le garde-manger d'un geste violent, comme s'il avait voulu surprendre Michel caché dedans à grignoter des biscuits. Il a soulevé des couvercles, gratté dans des casseroles, remué des ustensiles ; on aurait cru qu'il se disposait à manger. Le coroner ne trouverait rien : Michel était parti en voyage à l'autre extrême de la ville sans le dire à personne, fidèle à l'excentricité qu'il revendiquait. Il faisait des siennes à Pointe-Saint-Charles ou Saint-Henri, là où personne ne le connaissait, où il pourrait acheter sa bière et ses drogues sans-façon, profitant du bon temps pour amouracher une demoiselle, ça commençait à presser, la jeune

quarantaine et encore vieux garçon, une vraie honte.

Je souhaite à Michel de sortir de son trou et de profiter de la vie, me dis-je pacifié, qu'il surmonte ses névroses et qu'il soit heureux. Cette pensée m'a remonté le moral jusqu'à l'euphorie. Il a bien fait de partir de ce quartier malsain; il a accompli pour lui ce qu'il m'avait conseillé de faire, ce qui démontre une certaine astuce.

Le coroner a ouvert le four et le tiroir sous celui-ci, les a fermés après une brève inspection. S'immobilisant un instant, il a ensuite marché jusqu'à la porte arrière et il est sorti sur le balcon, en s'allumant une cigarette : la fumée a serpenté jusqu'à ma fenêtre et elle est restée stationnée dans l'espace de la cuisine.

Tout compte fait j'ai exagéré en poussant le zèle jusqu'à la dénonciation, me dis-je, maintenant je serai fiché pour faux témoignage, monomanie, utilisation inutile des ressources du citoyen. Ils ne me

laisseront pas en paix, ne tarderont pas à se mettre d'accord avec le personnel de l'hôpital psychiatrique : ce gros-là vous ne pouvez pas le quitter des yeux une seconde, il est venu nous raconter une fable embrouillée, typique d'un déraciné, on ne sait pas avec quelle histoire il nous viendra la prochaine fois, évaluez s'il ne vaut mieux pas l'enfermer une bonne fois pour toutes avant qu'il ne devienne un danger public.

Le coroner Gamache aspirait la fumée de sa cigarette sur le balcon avec un plaisir évident, heureux de s'accorder une pause bien méritée, prêt à rédiger son rapport et mettre le cap sur le prochain endroit où l'appellerait son métier. Chaque exhalaison de fumée se faufilait dans ma cuisine, chatouillant mon nez et me donnant des haut-le-cœur, quand tout à coup je l'ai entendu se dire à voix haute : « Saleté ! ».

Il a jeté le mégot d'une pichenette et il est retourné d'un pas inégal vers l'appartement. Le calme artificiel qui s'était logé dans ma poitrine s'est déchiré d'un seul coup. J'ai

entendu le coroner marcher jusqu'au milieu de la cuisine de Michel, prendre son souffle et ouvrir la porte du frigo et c'est alors qu'un cri effroyable a transpercé le mur et ratatiné mes tympan, un gueulement comme d'un singe, comme d'une grand-mère devenue folle alors qu'on la jette en enfer.

Les bras figés, les cheveux hérissés comme des antennes, j'ai prêté l'oreille. De l'autre côté du mur régnait un silence tendu comme une ficelle. Il ne me restait qu'une chose à faire. J'ai rassemblé mes forces, ouvert le placard, déplacé les chemises et je me suis penché en tremblant, essayant de ne pas être trahi par mon halètement.

J'ai collé l'œil au trou : le coroner était debout devant le frigo de Michel, qui nous regardait, yeux et bouche écartelés dans une ultime expression d'horreur, depuis un contenant transparent où avait été déposée sa tête ! Le reste du corps avait été sectionné et réparti en autant de récipients en plastique qui occupaient la totalité du réfrigérateur. Le coroner a fait un pas vers l'arrière, comme

s'il ne savait pas comment réagir, et j'ai tourné de l'œil. La dernière chose dont je me souviens, c'est que je me suis dit : *Cette tête, mon Dieu — cette tête était la mienne !*

### *Trois jours plus tard*

Hier j'ai appelé M. Hippolyte pour m'annoncer malade, je n'ai donné aucun détail, seulement que j'avais besoin de quelques jours de congé, je ne me sens pas bien, tout me lève le cœur, pas moyen d'aller nettoyer des cuvettes ni de vider les ordures, je ne veux pas manger, au moins je perds du poids, mon visage est plus anguleux, je n'ai pas une si mauvaise gueule.

Le directeur de l'hôtel n'a pas apprécié du tout. Il m'a dit, avec sa voix de rongeur humain, qu'ils allaient devoir demander à l'agence de recrutement qu'elle leur envoie un autre employé pour prendre ma place. Il y avait une file d'individus qui seraient prêts à *tuer* pour avoir mon poste, est-ce que j'étais conscient de ma chance ? Il était sûr qu'il ne tarderait pas à dénicher un autre Latino qui accomplisse mes tâches de la meilleure manière qui soit. Quelqu'un de *fiable*. Quelqu'un de *solide*. Ce n'était pas ce que je voulais, n'est-ce pas ?

Son paternalisme m'a fait perdre patience.  
Je lui ai répondu aussitôt :

— Je peux trouver quelque chose de mieux que cette merde de travail.

Sans paraître le moins du monde déstabilisé, il a répliqué sur-le-champ :

— Mis à part le fait que tu m'as assuré le premier jour que tu allais *rester longtemps*, qu'est-ce que tu vas faire avec ton accent ? Tu ne sais même pas parler anglais. Tu es foutu, Walter.

— Ce n'est pas vrai ! lui dis-je, sentant mon cœur battre à tout rompre, celui qui est foutu c'est vous et vous ne le savez même pas ! Vous êtes le roi de la réception d'un hôtel, par tous les diables ! Saluez les filles de ma part et venez faire un petit tour quand j'aurai ouvert ma chaîne mondiale de restaurants de tacos.

Il a ri méchamment, quoique d'une malveillance quelque peu forcée, m'a-t-il semblé.

Peut-être que ça n'a pas été la meilleure idée, me dis-je après que je lui aie raccroché au nez. Des peurs m'ont assailli. Aurait-il raison ? Mon accent, ma condition d'étranger me ferment-elles des portes ? Probablement en tant que politicien ou avocat ; dans le pire des cas, ils auront toujours besoin de quelqu'un qui fasse des ménages.

J'ai ravalé ma salive, me suis gratté la panse. Tout ce que je faisais était une manœuvre pour éviter de penser au sort de Michel. Je suis sorti dans la rue. Le coroner Gamache était là, accoté contre sa Buick verte, il m'a regardé avec gravité et attention, sans répondre à ma salutation de courtoisie. Alors, me suis-je dit, qu'est-ce que c'était que ça, n'est-ce pas ? Que s'était-il passé ? Je regardais mes pieds avancer, Michel avait été assassiné, de ça il n'y n'avait aucun doute, ça n'avait pas pu être un suicide, quoiqu'il aurait pu se suicider et demander à ce qu'on

le coupe en morceaux par la suite, il a peut-être visé l'originalité jusqu'à la fin, la transgression de toutes les limites, comme il disait, me montrer par le biais de cette mise en scène de quoi il était vraiment capable en matière de performance artistique.

De grosses larmes se battaient pour sortir de mes yeux, je ne voulais pas regarder autour de moi et j'ai quand même regardé, les voisins étaient là, en effet, chuchotant et m'espionnant, il s'est arrangé pour se faire couper en tranches comme un vulgaire plantain, me dis-je, il a été emballé dans des Tupperware géants et par provocation on l'a entreposé dans son propre réfrigérateur, dont les aliments, avais-je réussi à voir, avaient été vidés de bon cœur pour des raisons d'espace.

Je ne voulais pas penser à ça et voilà que j'avais les deux pieds dedans, m'enlisant chaque fois plus, je pourrais retourner au Mexique, maintenant pour de bon, j'ai fui mon pays pour échapper à l'horreur et j'ai trouvé bien pire en m'en venant ici, une crapulerie que même les mafieux les plus

endurcis n'oseraient pas commettre, j'irais voir madame Pinel et je lui dirais là-bas ce n'est pas comme vous racontiez, le Québec déborde de vieillards et le marché de l'emploi est saturé, personne ne m'a ouvert les bras sans parler du cœur, et elle me répondrait, avec son nez retroussé pointant vers le ciel, c'est que tu as atterri dans un quartier peu amical, Walter, Montréal est une ville merveilleuse, dynamique, cosmopolite, où celui qui fait un effort peut réussir. Tu n'as pas pensé à aller à la campagne ? Là-bas, ils sont *encore plus* accueillants.

Revenir à ma patrie, bien sûr, rien de plus facile, quoique ça serait un aveu d'échec, mes amis me diraient avec un sourire moqueur, alors quoi de neuf, Walter, t'avais pas prédit que t'allais faire des tas de fric et que tu reviendrais transformé en patron ? Le grand homme a fait demi-tour la queue entre les jambes ? Ça par contre, on ne peut pas dire que tu t'es privé côté bouffe, ils doivent avoir une très bonne gastronomie ces Québécois, pas vrai ? Ha ha ha.

Le rire d'un enfant m'a arraché à ma rêverie. Sans m'en rendre compte, je descendais l'avenue des Érables, m'éloignant de ce quartier infernal. Ici, seulement deux pâtés de maisons au nord, en arrivant sur la rue Beaubien, tout à coup les gens sont plus beaux, les quelques vieillards que l'on croise sont vêtus de chemises couleur pastel, ils portent des mocassins et des sacs à main de cuir marron, les familles de tête blonde foisonnent, suçotant des smoothies à la terrasse des cafés et conversant dans un français diaphane, ici il n'y a pas de chômeur à la casquette sale et à la barbe négligée, à tout le moins c'est ce qu'il me semble, je devrais rôder dans les parages plus souvent, ma santé mentale en bénéficierait, quoique *ceux-ci*, m'accepteraient-ils ? Ils doivent avoir leurs propres tactiques d'exclusion.

J'ai appuyé mon bras sur le mur de brique du cinéma, la tête me tournait à force de penser, je devais le faire sinon qui le ferait, le coroner venait depuis trois jours et il n'avait pas encore procédé à la levée du corps, y avait-il une raison à cela ? Il me disait qu'il

n'avait pas encore terminé son rapport, que c'est une discipline qui requiert d'une minutie absolue pour tirer les conclusions adéquates, et quand je lui ai dit que normalement un coroner est précédé d'un enquêteur ou du moins d'un policier, et qu'on en n'avait pas encore vu la trace, il m'a répondu qu'ils sont ses subalternes et qu'au contraire je devais me sentir tranquille, puisque l'autorité suprême s'était déplacée avec le but de rétablir l'ordre dans ce quartier d'habitude si paisible.

Il se promenait avec un air de chien savant sur le trottoir, bavardait avec les voisins, annotait un quelconque gribouillis dans son calepin ridicule de détective, balayant les feuilles qui étaient tombées sur le capot de sa Buick. Chaque matin il se stationnait avec esclandre pour faire comprendre que la Justice était arrivée, toutes les vieillardes le regardaient d'un air enflammé, j'ai pensé que c'était pour ça qu'il n'avait pas encore sorti Michel du frigo, qui sait combien de temps cela faisait-il que le pauvre gars était là-dedans ? Après tout, ça ne devait pas être

si difficile, aucune tache de sang n'était visible dans son appartement, il avait manifestement été tué à un autre endroit et déplacé chez lui, ce n'était pas compliqué de prendre ces foutus récipients et de les emporter loin d'ici ? Bien sûr, le froid conserve les morceaux, alors le coroner pouvait se permettre de poursuivre son théâtre quelques jours de plus, on le remarquait plus coquet, les cheveux luisants et la moustache teinte, pendant qu'on m'infligeait le supplice de devoir vivre à côté de mon voisin mort, essayer de dormir en sachant qu'il était là, alors que chaque fois que je fermais les yeux je revoyais sa face congelée d'effroi !

J'ai recommencé à marcher, maintenant avec une furieuse envie de dégueuler, j'ai atteint les érables ténébreux du parc Molson, à qui, me disais-je, puis-je aller raconter ce que m'a dit Michel le dernier jour où je l'ai vu ? Aucun des voisins, ni même les propres autorités, ne sont dignes de confiance, je me suis penché en crachant une bile noire, Michel m'a dit qu'il me remplacerait, alors

j'ai pu le voir essayant une de mes chemises, sortant de l'édifice aux mêmes heures que moi, empruntant mon accent et mon ton de voix, car depuis longtemps il avait réussi le teint exact de peau, la démarche laborieuse, la gestuelle ramollie, subitement tout me semblait coïncider, je l'avais jugé comme un pauvre type alors que tous ces mois avaient consisté en une appropriation de mon rôle, une incarnation progressive du personnage, une vraie œuvre d'art dramatique si on y pense bien, d'autant plus que les rares occasions où il sortait de l'immeuble c'était la nuit, comme pour que les gens le prennent pour moi !

Ça ne change rien, me dis-je en m'asseyant dans un des bancs du parc, je n'ai pas les outils ni le courage pour tirer tout ça au clair, des fois c'est préférable de ne pas trop gratter la plaie, cette mort avait les allures d'un avertissement à mon égard, pourquoi sinon couper mon double en tranches ? Or pourquoi s'en prendre à un autre si j'avais pu être atteint directement ? Mieux vaut ne pas fourrer son nez là où on

n'a pas été invité, ce n'est pas pour rien que les choses arrivent, et qu'est-ce qui me disait que Michel ne fréquentait pas des gens mal famés, que savais-je de sa vie intime ? Ce type de la voiture avec qui il parlait avait l'air extrêmement inquiétant. Très vrai. Cette pensée m'a calmé. Je me suis senti plus léger. Voilà la clé du problème, pensai-je joyeux, donnant un coup de pied sur un caillou, j'ai regardé les passants avec curiosité et amour infinis, bien sûr, bien sûr ! Je me suis levé du banc, j'ai voulu me joindre à eux, à leurs pique-niques et leurs danses, c'est vrai que je suis encore capable de raisonner, me dis-je, pourquoi avoir tué Michel si c'était *moi* qu'ils voulaient découper en morceaux ? À moins qu'il y ait eu méprise sur la personne !

Je suis tiré d'affaire, me dis-je, ça n'a pas été un coup de semonce, maintenant je comprenais, qui me croyais-je après tout pour qu'on veuille me tuer ? J'ai respiré une grande bouffée d'air frais et en même temps le soleil vespéral a percé les nuages en illuminant mon visage comme pour me prodiguer quiétude, apaiser mon esprit

malmené, j'ai senti une grande compassion pour le monde entier, en commençant par moi-même et en terminant par les mafieux qui avaient exécuté cette boucherie, tout va bien, me dis-je, je n'ai rien à voir là-dedans, ils ont leurs raisons et leurs méthodes, discutables il est vrai, et Michel, pour finir comme ça, doit nécessairement l'avoir mérité, *parce que si ça avait été moi l'objectif*, pensai-je jubillant, *je serais déjà mort.*

*11 avril*

Quand je suis revenu du parc Molson, le coroner Gamache était parti, les quelques vieillards qui n'étaient pas encore rentrés se balançaient placidement sur leurs chaises, résistant tant bien que mal à la charge du sommeil, le journal du soir déposé sur leurs genoux.

La même fulguration divine avait balayé l'esprit de tous les voisins en même temps, ou peut-être était-ce seulement moi qui transportais cette paix nouvelle et qui la voyais réverbérée partout où je passais, car je n'avais pas senti autant de tranquillité depuis que j'avais déménagé là. J'ai croisé au coin de la rue le Grec de la pizzeria qui m'a dit d'un air solennel que les morceaux étaient encore dans le frigo et ça ne m'a même pas dérangé, rien, me dis-je, ne viendra saboter ce calme, ils savent ce qu'ils font et chaque chose en son temps. J'ai pris une douche et je me suis couché frais et rajeuni...

... Je me suis réveillé en sursaut, les nerfs fracassés par une insomnie entrecoupée de rêves odieux desquels je tentais de me réveiller à tout prix. J'entendais un sanglot qui provenait de l'appartement de Michel, je me penchais dans le placard et je voyais son œil collé au trou, et après un bref silence son sourcil se fronçait et il m'accusait d'être le coupable de sa mort, « tu aurais dû t'assurer que je sois sans connaissance avant de commencer à me tronçonner, me disait-il, me donner un coup de massue ou quelque chose, je n'étais pas encore évanoui quand la scie a commencé à me charcuter ».

Me préparant un café, j'ai pensé que c'était tenter les mauvais esprits que d'avoir laissé là Michel, j'étais en train de perdre la raison, cette énergie mortifère en était sans aucun doute une des causes, d'ici peu l'édifice au complet sera hanté, me dis-je, le fantôme de mon double va faire des visites aux locataires, les observer pendant qu'ils dorment, déplaçant des meubles exprès pour les réveiller, riant de bon cœur de sa nouvelle

occupation, lui qui n'aimait pas les emplois triviaux.

Un grincement de pneu a déchiré ma prémonition. Le coroner venait d'arriver pour ce qui serait sa dernière journée de travail dans cette rue. Derrière sa Buick s'est stationné un camion blanc étampé du sceau de la police scientifique. Le coroner s'amenait avec une gaillardise flamboyante, ses chaussures de cuir récemment lustrées et se reniflant le petit doigt d'un air exquis. Du camion blanc surgirent deux hommes en tenues blanches et gants jaunes en caoutchouc : ils regardaient le coroner avec un respect usé, comme s'ils n'en pouvaient plus de ses manies.

Les portes des maisons attenantes ont commencé à s'ouvrir, faisant place aux handicapés et au chœur habituel des amoureuses du coroner, l'une d'elles portant une fleur dans les cheveux. Entretemps Gamache feignait réviser une information importante dans son calepin, sautillant sur le trottoir pour gagner du temps, pendant qu'un

des policiers scientifiques s'enlevait un gant et allumait une cigarette.

Et l'assistance s'entassait sur le trottoir, cette fois-ci plus nombreuse que jamais, pressentant sans doute qu'aujourd'hui éclaterait le tonnerre qui devait purifier le quartier de tous les courants d'air néfastes qui le viciaient.

Tout à coup une rumeur a parcouru la vétuste foule, qui s'est entrouverte au son produit par une tige grattant le ciment. Saisissant le bras d'une femme à l'allure bourgeoise que je n'avais jamais vue dans le quartier, s'approchait l'aveugle Sims, paré de son meilleur costume et peigné avec soin car il allait nu-tête, savourant visiblement la déférence naturelle qu'il inspirait chez ses congénères.

Il semblait le dernier invité à la fête, car une fois qu'il a pris sa place dans le public, le coroner a ouvert les bras et a déclaré qu'il était prêt à conclure son travail.

— Et vous tous, estimez-vous chanceux, dit-il, parce que pas même la presse a eu accès ici. C'est le privilège que vous donne le fait de vivre dans ce quartier.

— Nous sommes de bonnes personnes, dit la vieille à la fleur.

— Rien de plus vrai, dit le coroner. Ces derniers jours j'ai appris à vous connaître, et j'apprécie autant votre discrétion que votre chaleur humaine. Vous êtes toujours prêts à m'aider et à répondre à mes questions. Vous allez me manquer.

Il y eut un silence de deux secondes, rompu par une salve d'hourras et d'applaudissements. Le coroner s'alimentait de son succès, il suffisait de voir le lustre acerbe qui enrobait ses yeux. Toute cette scène de congratulations puait à un point intolérable, surtout pour moi qui en étais le témoin depuis ma fenêtre. Pourquoi tant d'implication, tant de connivence ? Le coroner se disait-il que, s'agissant de vieillards, il pouvait se donner en spectacle

sans en craindre les conséquences ?  
Jouaient-ils une farce à grande échelle pour  
mon propre ébahissement ?

Gamache a fait un signe à ses deux assistants et a marché vers l'entrée de l'édifice. Le public a frémi d'excitation, avec ce maudit aveugle en première file, un léger sourire tordant ses lèvres, qui fixait mon poste d'observation derrière ses lunettes. Ils sont tous restés à l'expectative de la forme que prendrait l'assainissement des parages.

Un instant plus tard j'ai entendu les pas des trois officiers dans le couloir, et comme ils passaient devant la porte de mon studio, le coroner a murmuré quelques mots suite auxquels ses deux assistants ont rigolé.

M'étant réveillé de fort mauvaise humeur en raison, notamment, de ma nuit de cauchemars, je leur ai dit, derrière ma porte :

— Je vous ai entendus !

Ils ont ri une autre fois, à présent sans aucune discrétion.

— Ah ! C'est ce cher monsieur Vaca, dit le coroner. Je croyais que vous étiez en train de travailler.

— J'ai pensé la même chose de vous, lui dis-je en ouvrant la porte.

Le mot d'esprit ne lui a causé aucun effet. Il me regardait avec un sourire ricaneur ; ses assistants affichaient la même insolence en arrière-garde.

— Vous allez pouvoir dormir en paix maintenant ! exclama-t-il. On est venu emmener votre voisin.

— Ce n'est pas trop tôt, lui dis-je.

— N'est-ce pas ? Ce fut un cas très particulier, je dois l'admettre.

— Vous savez donc qui a commis cette sauvagerie ?

Le coroner m'a regardé de biais, un sourcil arqué et l'autre tressaillant.

— Vous plaisantez, dit-il.

— Pourquoi ?

— Penser que je vais raconter les détails de mon enquête au premier venu ! Je me dois toujours d'incarner la plus grande discrétion, qu'est-ce que vous en dites ?

Qu'est-ce que ça changeait ? lui dis-je. La moitié du quartier savait déjà qu'un pauvre diable s'était fait trancher de long en large.

— Ça ne dérange pas, dit le coroner. C'est une information qui aurait fini par se savoir. Et après tout, vous l'avez vu, n'est-ce pas ? De plus près que quiconque, en plus.

Sa question m'a pris de court ; il semblait posséder des informations dont je ne disposais pas. En un éclair, j'ai pensé que soit Gamache m'avait entendu bouger dans le

placard quand je l'ai vu devant le frigo ouvert, soit il était en train de me tendre un piège. Dans le premier cas, ce trou dans le mur mitoyen n'aurait pas manqué d'éveiller son intérêt, et son existence me laissait dans une situation pour le moins équivoque en ce qui concernait la mort de Michel.

Et si c'était un piège, peut-être l'était-ce parce que son enquête était loin d'être terminée comme il le clamait et qu'il continuait à la recherche d'un quelconque coupable. Cela ne m'aurait pas surpris de la part d'un type si présomptueux et si possiblement inepte comme Gamache. Dans un cas comme dans l'autre, je devais faire attention à ce que je dirais ; il pouvait être en train de m'enregistrer depuis son téléphone. Par conséquent, je lui ai sorti une carte qu'il ne s'attendait pas voir.

— Je l'ai vu de près — et j'ai surtout entendu un cri, lui dis-je.

— Le cri de Malo quand il a été tué?

— Non, dis-je. Le cri que *vous* avez fait.

Il semblait désarçonné. J'ai fait une pause pour le voir macérer dans cette inquiétude qui était en train de prendre possession de lui.

— Le premier jour où vous êtes venu ici, continuai-je. Ça a été un cri effroyable et très peu professionnel. Comme si dans votre carrière vous n'aviez pas vu les pires saletés ! Vous sembliez surpris.

Le coroner a dirigé son doigt vers son nez et, après une bouffée, a repris sa contenance. Je lui avais donné le temps suffisant de se formuler une réponse.

— Maintenant je m'en rappelle, dit-il. Je peux vous dire quelque chose à propos de ma carrière, monsieur Vaca. Elle est irréprochable. Et une autre chose : j'étais surpris, en effet, parce que je ne m'attendais pas à voir une tête dans un Tupperware.

— Et où pensiez-vous la voir, alors ?

Il a fait un geste d'impatience et a dit :

— Vous êtes en train de nous faire perdre un temps précieux, monsieur Vaca ! Tout à coup je vous sens très culotté et ça ne vous sied pas du tout. Vous jouez sur un terrain dangereux ; je vous conseille plutôt de rester tranquille dans votre trou.

Il a regardé les deux agents derrière lui pour apprécier l'effet de sa rhétorique ; ils ne semblaient pas impressionnés ; au contraire : j'ai senti qu'il s'en est fallu de peu pour qu'ils prennent ma défense.

— Au travail, leur dit Gamache, et ils rentrèrent chez Michel sans me dire au revoir.

Sans le penser davantage, je suis allé au placard et j'ai pris ma valise. J'ai empaqueté ce que j'ai pu, des caleçons, mes sandales, le nécessaire de toilette, j'ai laissé une boîte de pogos intacte dans le frigo et une note destinée au propriétaire de l'immeuble, dans laquelle j'expliquais mon départ subit en

raison du choc nerveux causé par la mort de mon voisin Michel Malo. J'ai laissé également un chèque postdaté pour payer un mois supplémentaire, tel que le requiert la loi. Je voulais partir de là avec la conscience tranquille, arriver où me mènerait mon destin sans être préoccupé par des comptes impayés de mon passé.

Quand j'ai fermé la porte de l'appartement s'est allumée dans ma poitrine une jubilation inconnue, comme si cette détermination que je montrais fût autant une surprise que l'indice que je me devais dorénavant d'agir avec sang-froid, presque avec effronterie, pour ne pas que les autres m'avalissent. À tout le moins, je devrais faire semblant d'être le maître de mes actes et ainsi inspirer un minimum de considération de leur part.

J'ai descendu l'escalier en me sentant libre, le cœur léger, pour la première fois depuis longtemps bien en moi-même, presque invincible. Ce sentiment se verrait aussitôt mis à l'épreuve. À la sortie de l'édifice, étalé sur le trottoir, attendait

l'attroupement de vieillards anxieux, devant lequel je n'ai pas passé inaperçu avec ma valise sur le dos et mon air triomphant. Je me suis frayé un chemin dans le demi-cercle qui répandait une forte odeur de talc et d'urine ; or, les vieillards ont formé une résistance sournoise, entravant ma fuite au moyen de leurs tentacules striés.

Alors s'est élevée l'immonde voix de corbeau de l'aveugle Sims :

— Où diable penses-tu que tu t'en vas !

— Je peux partir où je veux, dis-je en me retournant vers lui.

— En plus d'être laid il est insolent ! dit Sims, déclenchant des vivats. Je me suis toujours méfié de toi et c'est juste maintenant que je comprends pourquoi. Ce que tu voulais vraiment c'était fonder un cartel, causer notre ruine, nous massacrer un à un ! Importer les tueries que vous faites là-bas ! Maintenant c'est à notre tour de te donner un adieu comme du monde.

— Fais le payer, Sims ! dit un bossu dans l'assistance. Michel était un bon gars !

— Le meilleur de tous ! hurla Sims.

— Marcel, ta pression, a dit la femme qui l'accompagnait.

— C'est donc vous Marcel, lui dis-je.

— La ferme, me dit Sims. Tu aurais dû agir avec plus de précautions, attendre au moins que le coroner Gamache emmène les morceaux de ton voisin, faire semblant ! À cette heure tu apparais clairement comme le principal suspect de sa mort.

— Ce sont des accusations graves, lui dis-je. Je n'ai rien fait de mal. J'ai même payé mon loyer à l'avance. Maintenant laissez-moi passer !

J'ai commencé à me débattre entre les vieillards qui m'agrippaient les bras et les

jambes, quelques-uns me pinçant la bedaine, d'autres me tirant par les oreilles.

— C'est lui qui a installé ce règne de mauvaise humeur dans le quartier ! criait Sims. Avant, tout allait bien !

À mesure qu'augmentaient les imprécations de l'aveugle, le regroupement s'échauffait, se défoulant sur moi de qui sait combien de frustrations, hurlant et prodiguant des coups de pied, essayant de me monter dessus et de me régler mon compte.

— Tuez-le ! Tuez-le !

Époumoné, je voyais leurs lèvres ballantes engluer ma peau, des nez crochus barbouillant mes vêtements, leurs horribles mains piquées de grains de beauté me griffant et leurs yeux translucides regardant à travers moi, sans s'occuper en réalité de qui je pouvais être, absorbés par les ordres qu'expecterait le maître de cérémonie.

Au milieu du tumulte, un genou à terre, j'ai entendu la voix du coroner Gamache qui demandait d'un ton ferme ce qui se passait, interruption qui a coupé les vieillards dans leur élan et m'a permis de me défaire de ces sangsues.

Le coroner était descendu du troisième étage et regardait d'un œil sévère la cohue d'une trentaine de vieux possédés.

Alors l'aveugle, dans un ton plus bas, dit au coroner :

— C'est Walter, docteur Will, il était en train de fuir ! On a essayé de le retenir.

— Il a voulu fuir ? dit le coroner. Voilà qui est curieux.

— Pas vrai ? dit Sims.

— Il se comporte bizarrement depuis le premier jour, dit le coroner.

C'était plus que je pouvais en prendre. En vérité, ça ne m'aurait pas dérangé de les découper tous en fines tranches sur-le-champ. Du coin de l'œil, j'ai vu une ouverture dans le troupeau et je me suis mis à courir avec la valise sur l'épaule, évasion qui a de nouveau embrasé les esprits en un claquement de doigts. J'ai regardé le coroner une dernière fois, m'attendant à une quelconque lucidité de sa part, et je l'ai vu à côté de Sims, contemplant ma désespérance avec un rictus de moquerie.

Le salut ne viendrait donc ni de la science ni de l'État. J'étais là, énorme masse de viande essayant de courir le plus vite possible, poursuivi par une armée d'handicapés, quelques-uns en fauteuil roulant et les autres brandissant leurs cannes, me couvrant tous d'insultes et de malédictions, quand le ciel rouge s'est déchiré ouvrant la voie à son envoyée. Alison est apparue en effet au coin de la rue, à bord d'une vieille auto, m'enjoignant par des signes véhéments que je monte auprès d'elle. J'ai à peine eu le temps d'introduire la valise

par la fenêtre et je me suis jeté dans la place du copilote, essoufflé et haillonneux.

— Tu m'as sauvé ! dis-je euphorique, alors que la voiture démarrait, laissant derrière nous la foule sanguinaire. Qu'est-ce que tu faisais ici ?

Alison a tourné sa face d'ange blond vers moi et m'a regardé avec une inquiétude infinie.

— Pardonne-moi, Walter, pardonne-moi d'avance pour ce que je vais faire, dit-elle, je ne suis pas ta salvatrice, tout au contraire, je suis venue t'emmener à l'endroit d'où personne ne revient, tu me comprends ?

— Ah ! Si je dois crever autant que ça soit entre tes mains, lui dis-je, mon cœur tentant de s'enfuir de ma poitrine, par contre dis-moi avant qui est le barbare qui a coupé Michel en morceaux !

— On était tous dans le coup, a crié Alison en débusquant un pistolet en dessous

de son siège, on était tous coupables ! Le Grec, Sims, tout le monde ! Michel a été éliminé parce qu'il a tout fait foirer, le con ! Le plan était de recommencer à neuf sur du propre, qu'est-ce que t'en penses ! Tu ne t'en sortirais pas, Walter, tu ne t'en sortirais jamais, à preuve : maintenant c'est moi qui dois finir l'ouvrage !

## Épilogue

Le carnet où a été écrit ce journal a été déposé aux Archives nationales du Québec – où je travaille –, sans doute avec une finalité de conservation et de diffusion.

Or, dans la mesure où le document ne faisait pas partie d'un fonds d'archives proprement dit, et parce qu'il a été écrit en espagnol, il serait éventuellement détruit.

Considérant que ce manuscrit comporte une valeur de *témoignage* et d'*information*, notamment sur l'expérience de l'immigration, j'ai décidé de le traduire.

Selon le gardien de sécurité qui était sur place ce jour-là, l'individu qui a déposé le carnet à la réception des Archives correspond en gros à la description que Vaca fait de lui-même dans son journal – ce qui porte à croire qu'il est encore en vie.

E.B.  
Montréal, juillet 2018